
945


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



Bibliothèque de l'école des hautes études.

Sciences philologiques et historiques.

14e fasc.

ITINÉRAIRE

DES DIX-MILLE

ÉTUDE TOPOGRAPHIQUE

AVEC TROIS CARTES

PAR

(Albaric Louis Jean)

FÉLIX ROBIOU

DIRECTEUR-ADJOINT A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS

LIBRAIRIE A. FRANCK

F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE

67, RUE RICHELIEU

1873

TABLE.

ERRATA.

Page 6 ligne 2 : pour, *lisez* : comme.
— 8 — 1 : au N. E., *lisez :* au N. O. et au N. E.
— » — 6 : 15', *lisez :* 10'.
— » — 3-4 : une douzaine de lieues à l'O. N. O., *lisez* : une vingtaine de lieues au N. N. O.
— 12 — 7 et 24 : 146, *lisez :* 166.
— 16 — 18 : 500, *lisez :* 5.
— » — 22 : 97, *lisez :* 92.
— 17 — 16 : oriental, *lisez :* occidental.
— » — avant-dernière du texte : à l'O., *lisez :* à l'E.
— » note 3 : 8-4, *lisez :* § 4.
— 19 ligne 2 : 331, *lisez :* 111.
— » — 34 : 156, — 166.
— 21 — 15 : 8, — 9.
— 45 — 32 : là, *lisez :* un peu plus à l'ouest, *et ajoutez, après* sans doute, *cette parenthèse :* (Xénophon ne parle pas du lac de Van).

AVERTISSEMENT.

L'étude topographique de l'itinéraire des Dix-Mille a été plus d'une fois tentée; elle a donné assurément déjà des résultats satisfaisants sur plusieurs points, et je dois beaucoup, on le verra, pour le présent travail, à l'examen attentif et à la critique intelligente du voyageur anglais Hamilton. Néanmoins il me semble que l'étude d'ensemble restait à faire et que la partie la plus difficile est restée jusqu'ici très-obscure. Il est manifeste que l'identification des lieux ne peut avoir lieu que par la comparaison du texte avec le récit détaillé des voyageurs et avec la représentation exacte du terrain lui-même. On s'expliquera ainsi comment le nom illustre du major Rennel ne figure pas parmi les autorités que j'ai citées; quand il composa ses recherches sur l'objet que j'ai entrepris d'examiner, il n'était pas encore temps de s'y livrer au point de vue topographique. L'Anglais Ainsworth et l'Allemand Koch, qui ont étudié la question sur les lieux, se trouvaient dans des conditions bien meilleures; mais, comme on le verra dans le courant de cette étude, les défauts de leurs méthodes devaient les conduire à de graves erreurs, et le travail restait à faire, surtout pour la région des montagnes.

J'ai dû cependant étudier à fond leurs travaux, et l'on verra que je les ai critiqués pas à pas, si ce n'est quand il m'a fallu, dans la partie du voyage qui précède l'arrivée à Trébizonde, me frayer une route entièrement nouvelle. L'entreprise était hardie

Perses[1], mais empruntée au système babylonien, représentait trente stades de ce système, presque rigoureusement égaux aux stades olympiques (189^{m} au lieu de 184^{m}8[2]). Dans un passage où Xénophon, résumant un ensemble, opère, par exception, la conversion en stades[3], il établit la même proportion; il est d'ailleurs presque inutile de se demander s'il veut parler des stades du pays qu'il parcourt ou s'il traduit en mesures de son pays: une différence d'un hectomètre par parasange n'était pas de celles dont la science topographique des anciens pût tenir compte, et il est même douteux que l'auteur distinguât dans son esprit les stades d'Asie de ceux d'Europe. Mais l'estimation des marches en parasanges fut certainement recueillie dans les diverses stations, ou du moins dans un grand nombre, par le témoignage des habitants, qui en faisaient journellement usage.

Il est vrai qu'on pourrait admettre que la longueur du parasange *babylonien* n'était pas rigoureusement la mesure officielle et traditionnelle dans toutes les régions de l'empire *perse*. Nous savons que, sur le Tigre supérieur, les mesures de longueur et de marche étaient jadis un peu plus longues que sur le bas Euphrate[4]; et M. Layard fait observer[5] que le *Farsang* moderne, dont le nom dérive sans doute de celui du parasange, comme le nom du Farsistan dérive de celui de la Parça, la Persis des Grecs et des Romains, représente une heure de marche, en sorte qu'il est un peu plus long dans la plaine, un peu plus court dans la montagne. Ces variations que M. Layard limite entre trois et quatre milles, c'est-à-dire approximativement entre 48 et 64 hectomètres, restent, il est vrai, l'une au-dessous, l'autre au-dessus de la valeur du *parasange* perse (5 kil. 67, s'il était identique au parasange

1. Δύναται ὁ μὲν παρασάγγης λ' στάδια, ὁ δε σχοῖνος ἕκαστος, μέτρον ἐόν αἰγύπτιον, ξ' στάδια (Hérodote, II, 6). — Ο παρασάγγης ἔχει σταδίους λ' ἔστι δὲ τὸ μέτρον περσικόν (Heron. *Tab.* I, 25). — Voy. aussi Hesychius, dans les *Metrolog. script. reliquiae* de Hultsch. I, p. 343.

2. Voy. Oppert, *Athenaeum français* du 22 avril 1854, et le *Bulletin archéologique* du même recueil, mai 1856.—Voy. aussi Fr. Lenormant, *Essai sur un document mathématique chaldéen et sur le système de poids et mesures de Babylone* (1868), p. 62 et 63. On voit, à la p. 22, qu'un texte cunéiforme donne 100 doubles parasanges pour la route de Ninive en Nabatène, ce qui s'accorde avec l'estimation des mesures admise par l'auteur.

3. L. II, ch. 2, Xénophon compte 16050 stades pour 535 parasanges.

4. La coudée Ninivite = 0^{m}54 et celle de Babylone 0^{m}525; dans le premier système, le stade = 194 mèt., et le parasange (saat-kakkar) = 5 k. 820; dans le second, ils représentent respectivement 189 mèt. et 5 k. 670. Voy. Lenormant, *Essai*, p. 53 et 62-3.

5. *Nineveh and Babylon*, p. 59.

ses troupes asiatiques, les Grecs arrivèrent, en trois étapes, au bord du Méandre, qu'ils franchirent sur un pont de bateaux pour entrer en Phrygie. Cette triple marche mesurait en tout 22 parasanges, et, à 8 parasanges plus loin, ils arrivèrent à Colosses, ville importante au temps de Xénophon[1].

Les points de repère ne sont point douteux. Le Méandre a constamment et jusqu'à nos jours conservé son nom, et c'est le seul fleuve considérable de cette contrée. L'emplacement de Sardes n'est pas plus incertain. De nombreuses inscriptions grecques, dont plusieurs conservent le nom des Sardiens[2], en signalent les ruines, sans parler des indications topographiques données par Hamilton[3]. Quant à Colosses, le même voyageur en a signalé l'emplacement avec les détails les plus curieux et les plus précis.

Son principal guide pour le retrouver était un récit d'Hérodote sur la marche de l'armée de Xerxès. Celle-ci venait de Célènes, dont nous verrons bientôt que l'identification avec Apamée (Dînaïr), sauf la translation du haut au bas d'une même colline, est parfaitement assurée. « L'armée dépassa, dit l'historien grec, une ville de Phry-
» gie, nommée Anava, et un lac où se produit du sel, pour arriver
» à Colosses, ville de la Grande-Phrygie, où la rivière nommée
» Lykos disparaît dans un gouffre, pour reparaître à cinq stades
» de là et se jeter dans le Méandre[4]. »

Hamilton[5] aussi a suivi la route de Célènes à Colosses, la même route, car elle est resserrée entre le lac et les hauteurs, et ce lac est bien celui d'Hérodote. Hamilton y a été témoin de l'extraction du sel, qui paraît être la principale industrie de ce canton. Arrivé aux environs de Chonos, après avoir deux fois, depuis Dinaïr, suivi un chemin montant et une descente, il aperçut des incrustations produites par une eau calcaire; quant aux ruines de Chonos, l'ancienne Chonae, qu'Arundell avait décrites, mais qu'on avait confondues avec celles de Colosses elle-même, elles inspiraient à Hamilton des doutes qu'il résolut d'éclaircir.

En effet, à deux milles de là, commencèrent à paraître de nouveaux et nombreux débris d'antiquités, entre autres un théâtre, sur le bord d'une rivière coulant vers l'ouest et formée

1. Xénophon, *Anabas.* I, 3.
2. *Corpus Inscr. Graec.* n. 3457, 3461, 3467.
3. *Researches in Asia minor*, I, p. 146-9 (1842). — Cf. Fellow, *Travels and Researches in Asia-Minor*, 217-8 (édit. de 1852).
4. Hérodote, VII, 30.
5. Tous les détails donnés ici se trouvent au chap. XXIX de ses *Recherches en Asie-Mineure.* — Cf. Fellow, p. 212.

de trois cours d'eau; après leur réunion, ils coulent pendant plusieurs milles dans un ravin très-profond; au N.-O. du pont, se trouvait la nécropole. Là le voyageur eut l'explication de cette perte du Lycus dont Hérodote a parlé. Il remarqua que l'une des branches dont est formée la rivière, celle du N.-O. l'Ak-Su, est chargée de matières qui forment des pétrifications considérables, à tel point que l'on reconnaît un changement de direction dans son cours, l'ancien lit ayant été engorgé par l'effet de ce phénomène. On conçoit donc que, dans cette ancienne embouchure, des rocs s'étaient formés de dépôts accumulés, qui dissimulaient le cours des eaux pendant un certain intervalle, d'autant plus qu'un autre affluent produit des effets semblables; on conçoit aussi que cette couche, mince et fragile dans une certaine mesure, ait été plus tard brisée par quelqu'un des tremblements de terre qui, selon Strabon, se produisirent plusieurs fois avant la guerre de Mithridate[1]. Hamilton rappelle que Pline avait déjà signalé cette rivière pétrifiante de Colosses. Le Lycus porte actuellement le nom de Tchoruk; il se jette dans le Méandre, comme le disait Hérodote[2].

Ainsi l'emplacement de Colosses n'est pas moins certain que celui de Sardes. Mais les distances concordent-elles avec le récit de Xénophon? Pas en apparence, il faut en convenir. Si des ruines de Sardes on porte vers le Méandre une ouverture de compas égale à 22 parasanges (125 kilom. environ), on coupe le fleuve vers l'embouchure du Buna-Tchaï, peu au-dessous d'Apamée, bien à l'E. de la route de Colosses; de ce point l'on aurait effectivement 8 parasanges à faire pour gagner cette dernière ville. Pourtant la difficulté n'est pas inextricable. Sans doute on ne peut admettre que l'armée ait passé le fleuve là où le compas nous conduit, pour retourner vers le S.-O. et revenir ensuite presque sur ses pas afin de regagner Célènes. On n'admettra pas facilement non plus qu'elle ait passé le Méandre fort au-dessous de la route directe, naturellement tracée, surtout à une expédition militaire qui ne voulait point s'engager à travers les crêtes du Tmolus et du Messogis. Mais les ouvertures de compas ne donnent que les distances à vol d'oiseau, qu'il faut toujours corriger, quand la distance entre deux villes est estimée par un itinéraire réel, qui en comprend les détours, et non par des mesures astronomiques, que l'on n'avait point alors la pensée d'employer. Aussi Koch[3] n'hésite-

1. L. XII, ch. 8. — 2. Voy. la carte de Hamilton.
3. *Der Zug der Zehn Tausend, geographisch erläütert*, Leipzig, 1850 (p.

t-il point à désigner les ruines visibles un peu au-dessus du Tchoruk-Su (Lycus), restes apparents de l'ancienne Tripolis, pour le lieu où Cyrus passa le Méandre.

J'ai employé comme élément de l'identification de Colosses avec les ruines parcourues par Hamilton la position de Célènes; mais celle-ci n'est pas difficile à établir *directement :* il n'y a point ici de cercle vicieux. On peut même dire que, sauf la conservation du nom ancien dans les temps modernes, toutes les garanties de la géographie comparée se trouvent réunies pour assurer la position de cette ville. Il est vrai que Xénophon indique 20 parasanges de Colosses à Célènes, et que la route naturelle, tracée assez directement par les montagnes à gauche et le lac à droite, n'en donne pas plus de 14 (environ 70 kilomètres); mais le terrain est fort inégal, comme nous l'a fait remarquer Hamilton, et les parasanges pouvaient être là des parasanges de petite mesure. Or l'épigraphie et la description des lieux sont décisifs. Strabon nous dit en effet[1], 1° qu'Apamée s'étend au pied de la colline de Célènes, où la ville s'élevait autrefois, mais dont Antiochus Soter transporta les habitants dans l'emplacement actuel, en lui donnant le nom d'Apamée; 2° qu'elle est traversée par le Marsyas, petite rivière au cours rapide, qui prend sa source au même lieu et va tout aussitôt se jeter dans le Méandre, lequel reçoit un peu plus haut l'Orgas, rivière au cours paisible. Or précisément une rivière rapide, venant d'une source impétueuse, située *au pied d'un rocher voisin*, traverse Dinaïr pour aller, tout près de là, rejoindre le Méandre, dont la source n'est pas éloignée[2]. C'est d'ailleurs ce que disaient Hérodote[3] et Xénophon[4], qui tous deux distinguent du Méandre le Marsyas, désigné dans Hérodote par l'épithète de καταῤῥάκτης, *impétueux;* tous deux s'accordent assez bien entre eux et avec Hamilton sur la source de ce cours d'eau, puisque Xénophon la place *au pied de l'acropole* et Hérodote *dans l'agora* de Célènes. Hamilton fait d'ailleurs observer que, si la caverne mentionnée par Xénophon comme contenant cette source n'existe plus aujourd'hui, elle a pu être détruite par un des tremblements de terre, fréquents dans cette contrée, selon Nicolas de Damas, et aussi, nous l'avons vu, selon

14. — Voy. aussi Ainsworth, *Travels in the track of the ten thousand Greeks*, p. 13-15.

1. L. XII, chap. 8.
2. Hamilton, chap. XXIX.
3. L. VII, ch. 26.
4. L. I, chap. 2.

Strabon. Quant à l'Orgas, Kiepert, dans la notice géographique qu'il a jointe au travail de Franz intitulé : *Fünf Inschriften und fünf Städte in Kleinasien,* le reconnaît dans un troisième cours d'eau qui, selon le voyageur Arundell, se trouve près de Digetsi, entre Dinaïr et la source du Méandre.

Mais ce n'est pas tout, l'archéologie et l'épigraphie appuient surabondamment ces garanties déjà si claires de la topographie. Dinaïr renferme des antiquités et d'assez nombreuses inscriptions. Celles qui sont en langue grecque ne nous ont pas conservé le nom de la ville, mais on lit en latin :

QVI·APAMEAE
NEGOTIANTUR
H·C

texte signalé par Arundell et reproduit par Franz dans la brochure citée[1].

J'ai d'autant moins lieu de regretter le développement donné à l'identification de Célènes qu'il y aura, à partir de ce moment et pendant un certain nombre de marches, des difficultés considérables à retrouver l'itinéraire de Xénophon, et que la première condition à remplir pour les aborder était de faire disparaître toute ombre d'incertitude sur la position du point de départ.

§ 2. *Marche à travers la Phrygie occidentale.* — En effet, la première ville après Célènes que l'on puisse identifier avec certitude avec une ville moderne, c'est Iconium, qui a presque intégralement conservé son nom dans celui de Konyeh, et dont les géographes anciens sont unanimes à fixer la position. Or l'itinéraire des Grecs, compté depuis Célènes jusque-là, ne représente pas moins de quatre-vingt-douze parasanges, soit 2,760 stades ou 510 kil. 6, tandis que, mesuré au compas avec une ouverture de 100 stades, en tenant compte des détours imposés à la route directe par les obstacles naturels, il n'en donnerait pas plus de 1400, soit 259 kilomètres.

Il est donc *certain* que l'armée fit un grand détour, pour un motif ou pour un autre. Il est *certain* aussi que ce détour ne fut pas fait vers le sud, puisqu'on ne trouve, parmi les lieux nommés par Xénophon, aucun nom qui se rapporte à la topographie, très-bien connue aujourd'hui, de la Lycie et de la Pamphylie : tous au contraire, ou sont inconnus ou nous reportent dans une

1. Cf. Bailie, *Fascicul. inscr.* 1846, p. 238, et Le Bas, *Voyage*, III, n. 746. Hamilton, appendice, 193-206; *Corp. insc. Graec.*, 3957 à 3966.

direction au N.-E. d'Apamée; c'est donc en Phrygie que ces marches ont été faites. Le premier nom signalé par Xénophon, à dix parasanges de Célènes, est Peltae, ville que Pline et Ptolémée ont nommée aussi et qu'ils placent, le premier dans la Phrygie Parorée; le second, avec plus de précision, dans la Grande Phrygie, au N.-E. d'Apamée, 1° 15' plus à l'E. et 35' plus au nord[1].

Il est vrai que, ni seule, ni même combinée avec l'indication de Xénophon, celle de Ptolémée ne nous donne une garantie de précision suffisante. Les parasanges de l'itinéraire ne doivent point être comptés à vol d'oiseau, et Ptolémée, outre qu'il ne varie ses indications que de 5' en 5', a une façon plus que défectueuse d'évaluer les longitudes; quant aux latitudes, on pourrait les corriger, ce semble, puisqu'il les soumet à l'erreur uniforme d'évaluer le degré à 500 stades au lieu de 600; mais, comme il a sûrement recueilli un bon nombre d'observations directes d'élévations au pôle, il est bien difficile de savoir comment il a combiné les observations vraies et les fausses déductions, quand et comment il accourcit ou allonge les distances pour raccorder les unes avec les autres. Sous le bénéfice de ces réserves et en comparant aux données astronomiques de Ptolémée les 55 kil., 5 que donne l'estimation de Xénophon, nous trouvons que le premier place Peltae vers 64 kil. plus au N. et 97 kilomèt. plus à l'E. qu'Apamée, en évaluant à leur vraie valeur les degrés de latitude et en tenant compte de ce qu'est réellement la longitude à cette hauteur. La formation d'un triangle rectangle (considéré comme rectiligne pour de si faibles distances) donnerait donc environ 116 kil. pour la distance entre les deux villes; et Xénophon se serait trompé d'une bonne moitié *en moins*, ce qui est impossible. La seule conclusion à tirer est donc que Peltae se trouvait à 40 ou 50 kilom. d'Apamée, entre le N. et l'E.

N'y a-t-il pas moyen de préciser davantage? Hamilton, qui a parcouru cette contrée, a cru reconnaître la plaine, voisine de Peltae, où Cyrus, dit-il, passa la revue de son armée; celle qu'il a vue est située à une dizaine de milles au S.-O. d'Ischekli (Eumeneia[2]). Il y a confusion de souvenirs quant au fait de la revue, mais vérifions la pensée de l'auteur en ce qui concerne Peltae. La position d'Eumeneia est garantie par plusieurs inscriptions[3], et,

1. Ptol. *Geogr.* V. 2, § 25. — 2. Hamilton, chap. XL.
3. *Corpus Insc. Graec.* 3892 à 3893, 3901 à 3902. Cf. Letronne : *Sur quelques points de la géogr. ancienne de l'Asie-Mineure.*

comme le fait observer plus loin[1] le voyageur anglais, la table de Peutinger inscrit Peltae dans son voisinage, sans désigner la distance, et place celle-ci sur la route de Célènes à Dorylée, en passant par Eucarpia. Il est vrai que tous ces points ne sont pas connus avec une égale certitude. Si Dorylée a été identifiée avec Eski-Schehr, où l'on a trouvé un certain nombre d'inscriptions grecques[2], la distance à Philadelphie (Allah-Scheher [3]) marquée sur les tables, c'est-à-dire 155 milles romains ou 112 milles géographiques[4], ne s'accorde que trop bien avec la distance réelle de ces deux villes, car assurément le chemin n'était pas direct dans un pays aussi coupé de rivières et de montagnes. De plus, comme le fait observer Hamilton lui-même[5], Pline met les sources de l'Hermus auprès de Dorylée, et Strabon, avec beaucoup de raison, au mont Dindyme, c'est-à-dire au Morad-Dagh, dont Eski-Schehr est assez éloigné (sur le cours inférieur du Thymbrès, affluent du Sangarius). La position d'Eucarpia est débattue[6]. Mais Dorylée, fût-elle beaucoup plus rapprochée des sources du Thymbrès et du mont Dindyme que ne l'est Eski-Shehr, serait encore au N. de Célènes, et par conséquent c'est vers le N. que l'itinéraire de Xénophon conduit les Grecs en sortant de cette dernière ville, puisque Peltae était sur la route d'Apamée à Dorylée. Or l'armée partant de Célènes pour se diriger vers le Nord, la configuration du terrain l'obligeait à se diriger d'abord vers le N.-O. en descendant la vallée du Méandre, bordée par une chaîne de hauteurs qui l'accompagne précisément jusqu'à la plaine reconnue par Hamilton pour être celle de Peltae, et où la vallée du Sandukli-Tchai, affluent du Méandre, ouvre une route vers le N.-E [7]. Enfin la distance de ce lieu à Dinaïr est d'environ 40 kilomètres, ce qui correspond d'une manière très-suffisante à celle que donne l'Anabase.

Ces considérations nous donnent une approximation suffisante quant à la direction suivie par les Grecs; mais la table de Peutinger, dont un fragment est joint à la carte de Kiepert (Phrygia) qui va être citée, permet une vérification plus exacte de l'assertion de Hamilton, s'il faut réellement, comme il est fort probable,

1. Hamilton, chap. XLII.
2. *Corpus Insc. Graec.*, 3810 à 3816.
3. Ibid., 3416 à 3436, et surtout 3424 à 3427, donnant l'ethnique.
4. Hamilton, chap. IX.
5. Au chap. VII.
6. *Corp. Insc. Graec.*, ad n. 3862.
7. Voy. la carte de Hamilton.

y lire Peltae au lieu de Pella. Elle met en effet cette ville en deçà d'Eumeneia par rapport à Apamée et à 26 milles romains (208 stades) de cette dernière, soit 38 kilomètres ou 23 milles, 75 anglais. Or on en compte 25 d'Apamée jusqu'à Eumeneia, même en mesurant la route de Hamilton lui-même, tracée sur sa carte, avec une ouverture de compas égale à cinq milles seulement : on ne peut pas demander une plus rigoureuse exactitude.

Il en résulte que Ptolémée s'est grossièrement trompé quand il a mis Peltae au N.-E. d'Apamée, puisque cette plaine est au N.-O. et que telle est en effet la direction naturelle d'une route militaire sur ce point. Il est vrai que Kiepert, dans la note géographique ajoutée à la dissertation de Franz (*Fünf Inschriften und fünf Städte in Kleinasien*) et dans la carte qu'il y a jointe, refuse de reconnaître l'identification proposée par Hamilton. Il propose celle d'une ville ancienne, vue par Hamilton à huit milles de Sandukli, c'est-à-dire à l'E.-N.-E. d'Eumeneia. La distance de Dinaïr est la même en ligne directe, et, après avoir franchi une chaîne étroite, les Grecs auraient gagné la plaine de Dombaï qui les eût conduits au N. dans celle de Sandukli [1]. Mais, en ce cas, Peltae serait au-delà d'Eumeneia sur la route de Dorylée, tandis que c'est bien entre Apamée et Eumenia que la table de Peutinger inscrit Pella (Peltae), et Kiepert est obligé de supposer une transposition sur la table. Disons mieux, *il était obligé* de le faire pour se mettre d'accord avec lui-même, quand il publiait cette dissertation en 1840, avant la publication du voyage de Hamilton. Mais en 1861, dans la carte III de son *Atlas antiquus*, il est arrivé au sentiment que j'essaie ici de faire prévaloir; il met Peltae au N.-O. d'Apamée, un peu au S.-O. d'Eumeneia [2].

Xénophon nous conduit ensuite par deux marches, faisant ensemble douze parasanges, à Κεράμων ἀγορά (le marché de poteries), ville populeuse, la dernière du côté de la Mysie: ce sont ses expressions. C'est donc bien réellement au N. que les Grecs ont marché; seulement on a droit de trouver étrange qu'on nous parle ici du voisinage de la Mysie. Mais il est manifeste que Xénophon ne limite pas cette dernière contrée là où les géographes anciens et modernes la limitent communément. Son texte s'explique par celui où Strabon [3] nous dit que quelques-uns placent Kadi en Mysie. Or Kadi a presque conservé son nom ; c'est

1. Ibid.
2. Voy. aussi Ainsworth, p. 25.
3. Strabon, L. XII, chap. 8, et Hamilton, ch. XLII.

Ghiediz, dont, sauf la consonne de la terminaison, les éléments phonétiques sont les mêmes et que Hamilton n'hésite pas à s'idenfier avec lui[1]. Ghiediz se trouve à une douzaine de lieues à l'O.-N.-O. de Peltae; donc Κεράμων ἀγορά, qui était à 360 stades (66 kil. 6) de cette dernière, d'après l'estimation de Xénophon, c'est-à-dire en réalité à 50 kil. au plus, à cause des détours et embarras de la route, devait effectivement être, dans cette direction, la dernière ville de Phrygie. C'est ce que paraît avoir imparfaitement compris M. Koch[2], quand il repousse l'identification avec Uschak (V. infra), par la raison que cette ville se trouve dans l'ancienne Méonie; mais il oppose une raison solide à l'opinion du major Rennel qui proposait les environs de Kutayeh, en faisant observer que, dans ce cas, Xénophon eût franchi le Mourad-Dagh et n'eût pas manqué de mentionner des hauteurs si considérables. Quant à la position précise du lieu désigné par Xénophon, nous l'ignorons; aucun géographe ancien ne la nomme, ce me semble, et c'est par conjecture, il le reconnaît lui-même, que Hamilton propose Uschak, ville commerçante[3], à une dizaine de lieues au S. de Ghiediz; la distance de Peltae concorde, ajoute-t-il, avec le chiffre de Xénophon[4], et cette ville, point de jonction de diverses routes, a pu mériter de tout temps le nom d'Agora. Quant à l'observation d'Ainsworth que les distances de Célènes et de la plaine du Caystre ne concordent pas avec la position d'Uschak[5], comme sa carte reporte Keramon Agora au N.-O. de cette dernière ville, on voit qu'il néglige les réductions que les distances de l'Anabase doivent habituellement subir. Nous verrons tout à l'heure un autre motif de placer la ville antique dans ce canton.

§ 3. *Marche à travers la Phrygie orientale, la Lycaonie et Tyane.* — Vient ensuite une *ville* populeuse appelée Καϋστροῦ πεδίον (plaine du Caystre), située à trente parasanges de Κεράμων ἀγορά. Evidemment nous ne sommes pas dans le bassin du Caystre, qui a son embouchure près d'Ephèse; ici encore Hamilton me paraît avoir indiqué l'explication véritable de cette anomalie, quand il fait observer que l'on trouve, sur les bords de l'Iber-Ghieul, petit lac situé à vingt-deux lieues à l'E.-S.-E. du Morad-Dagh, et à huit ou dix lieues au N. du lac Hoïran[6], un terrain

1. Hamilton, chap. XLII.
2. *Der Zug der Zehn Tausend*, p. 19.
3. Ibid., voy. sa carte.
4. Il y a, en effet, environ 50 kil. à vol d'oiseau.
5. *Travels in the track of the Ten Thousands*, p. 26.
6. Voy. la carte de Hamilton.

marécageux dont les productions ressemblent à celles qu'on voit sur les bords du Caystre[1]. Or, comme il est plus que probable que ce nom était significatif dans la langue du pays, on conçoit fort bien que des productions semblables aient fait donner un nom identique à une rivière et à une plaine assez éloignées l'une de l'autre. Xénophon compte trente parasanges (900 stades = 146 kil. 1/2) de Κεράμων ἀγορά à Καυστροῦ πεδίον; dans ce pays montueux, il est bien permis de ramener cette distance à 100 ou 120 kilomètres, ce qui est, à peu de chose près, la distance d'Uschak au lac d'Iber. C'est donc un motif de plus pour accepter l'identification proposée par Hamilton.

Mais il propose un autre motif que l'analogie physique pour reconnaître au lieu indiqué la ville de Καΰστροῦ πεδίον. Cette ville était à dix parasanges ou 300 stades (55 kil. 1/2) de Thymbrium, qui, en ligne directe, est à sept ou huit lieues du petit lac dont nous parlons; or, de Thymbrium à Iconium, Xénophon compte trente parasanges, en passant par Tyriaeum. A vol d'oiseau, la distance de Konyeh au lieu proposé pour Thymbrium serait environ 115 kilomètres, qu'il faut accroître notablement à cause du choix des vallées pour une armée nombreuse et sans doute encombrée de bagages, car Cyrus menait avec lui bien plus d'Asiatiques que de Grecs. Nous nous trouvons ainsi en accord fort raisonnable avec les 900 stades ou 146 kilomètres de Xénophon. Or, je le répète, l'identité de Konyeh avec Iconium, ville très-importante encore au milieu du moyen âge, où elle a été longtemps capitale d'un empire turc, n'est contestée par personne. De plus l'auteur anglais croit reconnaître dans la source d'Olou-Bounar-Debrent la source de Midas, que l'Anabase met auprès de Thymbrium[2]; quant à Tyriaeum, il se trouvait à la frontière de Lycaonie, sur l'itinéraire commercial que décrit Strabon d'après Artémidore[3]. On comptait de là, par Philomelium, un peu plus de 500 stades jusqu'à Karura (frontière S.-O. de la Phrygie); en Lycaonie, la route passait par Laodicée Katakékauméné (Ladik). Or cette route venait d'Apamée par Métropolis, c'est-à-dire entre les deux lacs de Hoïran et d'Ak-Scheher[4]. Comme Ladik est à la même latitude que le premier, la position de Tyriaeum s'accorde

1. Hamilton, chap. XLII.
2. Hamilton, chap. XLI et XLII et sa carte.
3. Strabon, XIV, 2.
4. La plaine de Métropolis est nommée par Tite-Live entre Apamée et Synnada, quand il décrit la marche de Manlius.

parfaitement avec celle que Hamilton tire de l'Anabase: de même que Kiepert dans la dissertation citée plus haut, il l'identifie avec celle d'Ilghun.

Les Grecs traversèrent ensuite la Lycaonie en ennemis, durant trente parasanges, et, à vingt-cinq parasanges de l'autre côté de la frontière, ils atteignirent Dana, ou, selon le texte adopté par M. Breitenbach, Thoana, ville considérable, qu'on ne peut se refuser à identifier avec la Tyana des Romains. Cette localité aussi a presque conservé son nom, puisque celui d'Iftyan-Kas est porté par des cavernes situées à un mille et demi au N.-O. d'un petit lac tout entouré de blocs de marbre, de fragments de corniches et d'architraves; d'autres blocs sont répandus dans la plaine voisine et dans le village même de Kiliz-Hissar bâti sur une élévation, comme Strabon le dit de Tyane[1]. Il est vrai que la distance de là à Konyeh est d'environ 170 kilomètres, tandis que la mesure de Xénophon en donnerait environ 140 depuis la frontière E. de Lycaonie, et 305 depuis les environs d'Iconium.[2] Nous avons vu jusqu'ici qu'il fallait réduire les chiffres du narrateur pour retrouver la distance directe; mais le total est ici bien fort et les sept étapes en tout indiquées par tous les textes ne permettent guère de corriger le chiffre des parasanges. Mais il faut se souvenir que Cyrus, considérant la Lycaonie comme un pays ennemi, y a permis le pillage. Il en résulte que la marche fut probablement peu directe, et que, s'il faut réduire d'un tiers la seconde partie de cette route, c'est-à-dire les 140 kil. qui précèdent l'arrivée à Tyane, on peut bien réduire de moitié la première partie; de cette façon le total s'accorde fort bien avec la distance réelle.

CHAPITRE III.

DU TAURUS A CUNAXA.

§ 1. *Le Taurus et la Cilicie.* — Pour se rendre de Tyane en Cilicie, il fallait franchir un passage, route praticable aux chariots, dit Xénophon, mais fort roide (ὀρθία ἰσχυρῶς), et qu'une

1. Koch (p. 22) relève ici une erreur d'Ainsworth, qui, signalant plusieurs sources, reporte néanmoins Thymbrium à plusieurs lieues en arrière : Ainsworth est loin d'être affirmatif (p. 29-31).

2. Voy. Hamilton, chap. XXIV.

les *Pylae* des anciens; non-seulement elles sont étroites et dominées, mais l'approche en est embarrassée par de nombreux cours d'eau, comme le disait Quinte-Curce (III, 4). L'accès en est très-difficile, mais, sur les flancs, diverses vallées peuvent être facilement franchies. » Il y a d'ailleurs, pour passer de Lycaonie et de Phrygie en Cilicie, deux autres voies conduisant l'une à Mezetli ou Soli, comme celle-là, mais par Alan-Buzuk, plus à l'O., l'autre plus à l'O. encore, conduisant à Selevké (Séleucie) par Laranda; celle-ci vient directement de Koniyeh[1].

Peut-être cette multiplicité des passages et un mouvement de quelques troupes asiatiques vers ces derniers déterminèrent-ils la retraite des troupes chargées de défendre les Portes; mais le passage principal, l'ὁδὸς ἁμαξιτός, le seul apparemment que pût suivre une armée avec ses bagages, doit être le passage décrit par Chesney, et qui est encore la route ordinaire du commerce; les passages des montagnes sont naturellement les routes qui varient le moins. Xénophon nous apprend d'ailleurs que l'armée fit vingt-cinq parasanges en quatre étapes, dans la plaine, avant d'atteindre Tarse, ville qui subsiste encore avec son nom (Tarsous) et que ses nombreuses antiquités, quelquefois décorées d'inscriptions grecques portant le nom de la ville, ne permettent pas de méconnaître[2]. De Tarsous au défilé méridional de Golek-Boghaz on mesure environ 40 kilomètres, soit 216 stades ou 7 à 8 parasanges, mais nous allons voir que ce n'est pas en ligne directe que les Grecs se portèrent sur cette ville.

Tarse, capitale de Syennisis, fut, dit Xénophon, abandonnée par ses habitants à l'approche de l'armée; ceux de Soli et d'Issus (qu'il appelle Ισσοί) accueillirent au contraire favorablement Cyrus. Soli, plus tard nommée Pompeiopolis quand Pompée y eut établi des pirates capitulés[3], était à l'O. de l'embouchure du Cydnus qui, comme on sait et comme le dit l'auteur, traverse Tarse: Strabon, en effet, décrivant de l'O. à l'E. la côte méridionale de l'Asie-Mineure, nomme Pompeiopolis avant Zéphyrium, Anchiale et Tarse[4]; et le Σταδιασμὸς τῆς μεγαλῆς Θαλάσσης, procédant en sens inverse, nomme Tarse, le Cydnus et Zéphyrium avant Soli,

un seul (p. 44-5).

1. Voy. Ainsworth, p. 40 et 43 et sa carte.

2. Langlois, *Voyage en Cilicie*, p. 287 à 299. Cf. *Corp. Insc. Graec.* 4437 à 4439.

3. Strab., XIV, 5.

4. Ibid.



armée ne pourrait gravir si elle était défendue. Les hauteurs étaient effectivement gardées par un prince cilicien nommé Syennisis; mais il les abandonna quand, à l'approche de la flotte de Cyrus, il se vit sur le point d'être tourné.

Ce défilé a été décrit *de visu* par le colonel Chesney, dans son *Expedition for the survey of the rivers Euphrates and Tigris*[1]. Vers l'extrémité occidentale des contreforts du Taurus qui s'étendent dans la plaine de Cilicie, « il se trouve, dit-il, une profonde fissure, qui s'étend de la crête à la base de la chaîne, presque d'un seul niveau et qui forme la *route ordinaire* entre la Syrie et l'Asie-Mineure. C'est un chemin d'environ 83 milles. » Il ajoute cependant que le passage occupe un plateau (summit-level) de hauteur médiocre à ses extrémités. « A l'approche de celles-ci, continue l'auteur, on franchit de profonds défilés formés de roches; les célèbres *Portes* peuvent en conséquence être considérées comme partagées en deux portions distinctes. Au sud, une vallée d'un à deux milles de largeur circule dans la direction du N.-O. pendant environ 25 milles et demi, entre des croupes boisées, couronnées de villages, depuis la plaine d'Adanah jusqu'à Golek-Boghaz[2]. Ce dernier passage a 3,000 pieds (anglais) d'altitude, et un village 5,000. Au N.-E. de cette partie du défilé, le lit d'un cours d'eau sert quelque temps de route; de là à Menzil-Khan, la scène qu'on a sous les yeux est vraiment alpestre. Des rochers coniques s'élèvent à trois ou quatre mille pieds au-dessus des bois; puis on trouve une étroite vallée couronnée de pins, près de laquelle le Kara-Guhid-Su, affluent occidental du Saïhun, se dirige vers le S. Un peu au N.-O. des rochers élevés et abruptes resserrent et dominent la route ainsi que le lit de la rivière, laissant à peine un chemin pour la côtoyer[3]. Ce sont là sans doute

1. T. 1, chap. XV (1850).

2. La carte de M. Hamilton, dressée, pour ce qui concerne la Cilicie, sur les documents fournis par le colonel Chesney (Ainsworth, p. 51) signale des batteries existant pour la défense de ce passage et d'autres encore dans la vallée du Sihun, au N. de la crête du Taurus; batteries élevées par les officiers du pacha d'Égypte, pendant qu'il était maître de ce pays (voy. Ainsworth, p. 45). — Le défilé d'Ulek-Boghaz (*sic*) est, dit M. Koch (p. 27), la clef de l'Asie-Mineure; cf. Ainsworth (p. 44-5).

3. M. Ainsworth fait observer qu'au moment où la route pénètre dans le massif des montagnes avec les affluents du Sarus et découvre aux yeux la sauvage beauté des rochers abrupts qui s'étagent jusqu'à la hauteur des neiges perpétuelles, la route peut encore contenir trois chariots de front, mais que, dans la gorge où elle arrive en suivant un affluent du Cydnus, au sud du plateau des batteries, elle laisse à peine place pour

les *Pylae* des anciens; non-seulement elles sont étroites et dominées, mais l'approche en est embarrassée par de nombreux cours d'eau, comme le disait Quinte-Curce (III, 4). L'accès en est très-difficile, mais, sur les flancs, diverses vallées peuvent être facilement franchies. » Il y a d'ailleurs, pour passer de Lycaonie et de Phrygie en Cilicie, deux autres voies conduisant l'une à Mezetli ou Soli, comme celle-là, mais par Alan-Buzuk, plus à l'O., l'autre plus à l'O. encore, conduisant à Selevké (Séleucie) par Laranda; celle-ci vient directement de Koniyeh[1].

Peut-être cette multiplicité des passages et un mouvement de quelques troupes asiatiques vers ces derniers déterminèrent-ils la retraite des troupes chargées de défendre les Portes; mais le passage principal, l'ὁδὸς ἁμαξιτός, le seul apparemment que pût suivre une armée avec ses bagages, doit être le passage décrit par Chesney, et qui est encore la route ordinaire du commerce; les passages des montagnes sont naturellement les routes qui varient le moins. Xénophon nous apprend d'ailleurs que l'armée fit vingt-cinq parasanges en quatre étapes, dans la plaine, avant d'atteindre Tarse, ville qui subsiste encore avec son nom (Tarsous) et que ses nombreuses antiquités, quelquefois décorées d'inscriptions grecques portant le nom de la ville, ne permettent pas de méconnaître[2]. De Tarsous au défilé méridional de Golek-Boghaz on mesure environ 40 kilomètres, soit 216 stades ou 7 à 8 parasanges, mais nous allons voir que ce n'est pas en ligne directe que les Grecs se portèrent sur cette ville.

Tarse, capitale de Syennisis, fut, dit Xénophon, abandonnée par ses habitants à l'approche de l'armée; ceux de Soli et d'Issus (qu'il appelle Ισσοί) accueillirent au contraire favorablement Cyrus. Soli, plus tard nommée Pompeiopolis quand Pompée y eut établi des pirates capitulés[3], était à l'O. de l'embouchure du Cydnus qui, comme on sait et comme le dit l'auteur, traverse Tarse: Strabon, en effet, décrivant de l'O. à l'E. la côte méridionale de l'Asie-Mineure, nomme Pompeiopolis avant Zéphyrium, Anchiale et Tarse[4]; et le Σταδιασμὸς τῆς μεγαλῆς Θαλάσσης, procédant en sens inverse, nomme Tarse, le Cydnus et Zéphyrium avant Soli,

un seul (p. 44-5).

1. Voy. Ainsworth, p. 40 et 43 et sa carte.

2. Langlois, *Voyage en Cilicie*, p. 287 à 299. Cf. *Corp. Insc. Graec.* 4437 à 4439.

3. Strab., XIV, 5.

4. Ibid.

qu'on a placé à Mezetli[1]. Or, en partant de Tarse, l'expédition se dirigea vers l'E.; c'est donc avant d'entrer dans la capitale de la Cilicie propre qu'elle atteignit Soli, et de cette façon le nombre de parasanges qu'elle parcourut dans cette plaine avant d'arriver à Tarse n'a rien d'incompréhensible. Il est donc fort inutile de se figurer avec M. Ainsworth[2] que les 25 parasanges sont comptés à partir de Tyane, ce que Xénophon ne dit pas du tout.

Xénophon[3] compte dix parasanges (55kil. 5) de Tarse au Psaros (Saïhun). M. Chesney pense que Cyrus franchit ce fleuve à Adanah, ville qui existait dans l'antiquité sous le nom qu'elle porte aujourd'hui[4]; quant au Psaros, bien que M. Breitenbach ne cite d'autre variante manuscrite que Pharos dans le texte de l'*Anabase,* les géographes anciens l'appellent Saros[5]. La géographie de Ptolémée comme le Σταδιασμός, le distingue du Pyrame, dont ces deux ouvrages placent l'embouchure entre celle du Saros à l'ouest et la ville de Mallos à l'est; Xénophon ne les distingue pas moins, quand il nous dit qu'il trouva un espace de 500 parasanges entre le passage du Psaros et celui du Pyrame, beaucoup plus large que le premier; néanmoins Strabon dit qu'après le Cydnus on trouve le Pyrame, qui vient de la Cataonie et dont l'embouchure est, selon Artémidore, à 500 stades (97 kilom.) de Soli, en ligne directe[6]; M. Langlois[7] explique ce silence sur l'embouchure du Sarus, assez fréquent chez les anciens, en admettant que, jusqu'au VI[e] siècle de l'ère chrétienne, le Sarus n'était qu'un affluent du Pyrame, fait démenti, comme nous le voyons, par le témoignage bien antérieur de Ptolémée, si on le prend en toute rigueur, mais que l'on peut admettre, si l'on se borne à reconnaître une ancienne communication, fermée depuis par une révolution physique, et qui ne laissait couler par le Sarus inférieur qu'un volume d'eau peu considérable[8]. Quant aux distances signalées par Xénophon

1. *Stadiasmus,* 168 à 171 et note (éd. Car. Müller), et *Corp. Insc. Graec.*, 4434-6. Cf. Scylax, 102. Ptolémée (V. 8, § 4) met Soli à 30' à l'O. de l'embouchure du Cydnus. — M. Tchihatchef (*Journ. asiat.*, 1854), y signale de magnifiques ruines.

2. P. 46.

3. *Anab.,* I, 4.

4. Ptolémée, ibid., § 7.

5. Ibid., § 4. Σταδιασμὸς, 167.

6. Le *Stadiasmus* donne le même chiffre.

7. *Voyage en Cilicie,* p. 348.

8. Nous trouvons, il est vrai, sur la carte de Hamilton, tout près et à

et par Artémidore, 97 kilomètres, comptés en mer de Mezetli, conduiraient à l'embouchure *actuelle* du Pyrame, qui, se trouvant loin derrière le cap Kara-Tash, ne peut fournir le moyen d'une navigation *en ligne directe* jusqu'à Soli; mais, depuis ce cap, la ligne à vol d'oiseau peut être suivie; et c'est là probablement ce qu'entendait Artémidore. Les 300 stades ou 55 kilom. et demi qui séparent Tarse du Psaros, d'après le compte de l'Anabase, donneraient une erreur de moitié, si le passage du fleuve s'était fait à Adanah; ils nous conduisent bien plus haut, au dernier détour du fleuve, au pied des premiers escarpements du Taurus. M. Koch [1] fait la même observation; il pense que d'ailleurs Adanah n'existait point au temps de Xénophon; d'ailleurs le Seïhun n'est pas guéable en cet endroit. Un itinéraire moitié moindre conduit du lieu de passage au Pyrame, à peu près à la même latitude, c'est-à-dire vis-à-vis du passage étroit de Demir ou Karakapu, à travers la chaîne du Durdun-Dagh, contrefort oriental de l'Amanus. Ce passage est tracé sur la carte de Hamilton, avec ces mots *pass with Gateway and tower*, qui indiquent une fortification destinée à fermer à volonté le défilé, et par conséquent la direction du chemin conduisant en Syrie les voyageurs de la haute Cilicie; c'était, en effet, par la vallée du Seihun moyen, le chemin direct des portes de Cilicie au fond du golfe d'Issus. On a peine à concevoir le détour par le Sud imaginé par M. Ainsworth, [2] pour gagner des parasanges avant d'arriver aux portes de Syrie.

Du Pyrame à Issus, Xénophon compte 15 parasanges ou 450 stades, autant qu'il en avait fait depuis Tarse. Cette mesure et la mention formelle qu'Issus était située sur la mer (ἐπὶ τῇ θαλάττῃ) nous défendent absolument de chercher cette ville au pied du Dardun-Dagh, comme on a voulu le faire: même avec la réduction d'un tiers pour les détours de la route et les difficultés de la montagne, nous arrivons jusqu'au bassin du Deli-Tchai, près du lieu où fut effectivement livrée la fameuse bataille d'Issus. Ptolémée [3] met cette ville à plus d'un degré à l'O. de l'embouchure du Pyrame; Strabon est ici fort concis, et les chiffres du *Stadiasmus*

l'Ouest du Kara-Tasch, à l'entrée du golfe où se trouve Mezetli, une sorte de lagune avec l'indication *ancien Mouth of Pyramus;* c'est ce que M. Langlois croit être l'ancienne embouchure commune.

1. Koch, *Der Zug*, etc., p. 31. Il faut cependant observer qu'un ancien roi d'Assyrie nomme *Adanit* parmi ses conquêtes.

2. Ainsworth, *Travels*, etc., p. 51.

3. L. v. 8. 8-4.

sont visiblement altérés, puisqu'il compte six stades seulement de la ville au fond du golfe; mais M. Charles Müller a, ce me semble, heureusement corrigé le caractère numérique ς en ϟ (90), qui a presque la forme de ce caractère redressé. Il y a réellement 90 stades du champ de bataille d'Issus au fond du golfe ou plutôt, comme le dit le Stadiasme, au défilé de l'Amanus qui en est voisin. Enfin, ce qui est décisif, c'est que Xénophon compte cinq parasanges (150 stades) de la ville aux Portes de Syrie[1]. Or la position de ce défilé est facile à reconnaître. Elle se trouve, m'a dit M. François Lenormant, qui a voyagé en Orient, à trois ou quatre heures au N. d'Alexandrette, soit environ 60 stades. Issus devra donc être cherché à 200 stades environ de cette dernière (soit 37 kilomètres[2]), ce qui nous ramène encore au bassin du Deli-Tchai. Un cours d'eau (le Karsos) séparait, nous dit Xénophon, les deux forts, bâtis à trois stades l'un de l'autre, qui formaient, aux Portes de Syrie, c'est-à-dire à l'extrémité d'un contrefort de l'Amanus[3], la séparation des deux provinces. Ce cours d'eau doit être, d'après la distance d'Alexandrette à ce point, celui de Merkez plutôt que celui de Bayas; c'est d'ailleurs l'opinion de M. Arrowsmith, l'auteur de la carte jointe au voyage de Hamilton, et celle de M. Ainsworth (p. 58).

2. *A travers la Syrie.* — Une étape de cinq parasanges (26 kilom.) conduisit les Grecs des Portes de Syrie à Myriandre, ville maritime, peuplée de marchands phéniciens, que la carte de Chesney place un peu au S.-O. d'Alexandrette (Iskenderun)[4], ce qui correspond assez bien au témoignage de Xénophon, les Portes étant à une vingtaine de kilomètres au N. de cette dernière ville : le chiffre de M. Oppert (deux heures au midi d'Alexandrette) pour la position de Myriandre est tout à fait satisfaisant[5].

1. Voyez, pour la description du passage, Ainsworth, p. 54.

2. Ptolémée (Cf. V. 8, § 4 et V. 15, § 2) met Issus à 10' au Nord d'Alexandrette. C'est une erreur évidente : il faudrait qu'Issus fût au défilé même, ce qui est en contradiction formelle avec le texte de Xénophon, témoin oculaire. Quant au *Stadiasmus*, les chiffres sont ici tellement défigurés qu'on n'en peut faire aucun usage.

3. Ἦν γὰρ ἡ πάροδος στένη καὶ τὰ τείχη εἰς τὴν θάλατταν καθήκοντα, ὕπερθεν δ'ἦσαν πέτραι ἠλίβατοι. (Xén., *Anab.* I. 4.)

4. Ptolémée a mis cette ville à 15' seulement au Sud d'Issus (L. V, chap. 15, § 2). Ces 28 kilomètres sont inconciliables avec les 56 de Xénophon, mais voyez l'avant-dernière note.

5. *Expéd. en Mésop.*, introd., p. 28. — Le colonel Chesney n'affirme rien sur la position précise. « Entre Iskenderun et la montagne, dit-il, se trouvent quelques faibles vestiges (some trifling ruins), qui pourraient

L'armée dut passer l'Anti-Liban, au défilé de Beylan [1], et quatre étapes de 20 parasanges (soit 331 kil.) la conduisirent, dit l'historien, au fleuve Chalos, large d'un plèthre, et rempli de *poissons adorés par les Syriens*. Les récits de MM. Chesney et Oppert permettent aussi d'identifier cette rivière. Celui-ci la désigne comme étant celle de Koweik qui traverse Alep et que l'expédition scientifique de M. Fresnel, dont il faisait partie, longea pendant quelque temps, après avoir quitté cette ville en marchant vers l'Euphrate [2]. Chesney est du même avis, mais donne des renseignements plus précis. Le Koweik, dit-il, arrose la longue plaine, élevée de plus de mille pieds au-dessus du niveau de la mer, qui s'étend au N. d'Alep; il a deux sources, situées dans les terrains élevés au S. d'Aïn-Tab, et ne peut être que le Chalus de Xénophon : on le rencontre à 68 milles de Beylan, ce qui devait demander trois longues marches dans un pays montagneux ; on trouve dans cette rivière *beaucoup de poissons* parmi lesquels l'*ophidium mascabambolus*, que les indigènes appellent *babuge* [3]. Cette dernière circonstance est singulièrement frappante : *babuge* est presque identique au nom de Bambyke, que portait la ville sacrée de la déesse syrienne Athargatis. Quant aux 68 milles comptés de Beylan au Chalus, dans la marche vers l'Euphrate, l'observation du voyageur anglais sur cette distance est juste, même en corrigeant l'inadvertance qui lui fait écrire trois étapes au lieu de quatre. Outre qu'il faut tenir compte de la distance entre Myriandre et le défilé, une moyenne de 27 kilomètres n'est certainement pas au-dessous de la marche moyenne des soldats de Cyrus. D'ailleurs le Chalus ne porte pas seulement le nom de Koweik ; la carte de Chesney lui donne aussi celui de Chalib [4].

Du Chalus aux *sources* du fleuve Dardas, où se trouvait le palais du prince syrien Belesys, Xénophon compte cinq étapes formant 30 parasanges (156 kil. 5 hect.). Chesney reconnaît le Dardas sans beaucoup de peine dans le Nahr-el-Dhahab, qui vient du Nord et se jette dans un lac salé (le Sabakhah), à une quarantaine de milles au S.-E. d'Alep, à mi-chemin entre cette

représenter la position de Myriandre. » (Chap. XVIII.)

1. Oppert, p. 33. M. Koch n'ose rien affirmer sur le choix du défilé, non plus que sur la position d'Issus (p. 31-2); mais M. Ainsworth (p. 61) n'hésite pas à se prononcer pour le passage de Beïlan.

2. Id., p. 42.

3. Chap. XVIII.

4. Cf. Ainsworth, p. 63, et Koch, p. 35.

ville et Balis, ruines étendues voisines d'un coude formé par l'Euphrate[1]. Une moyenne de 33 kilomètres par jour n'est pas énorme dans un pays de plaine dont la température est modérée. Il est vrai, le voyageur anglais ne compte qu'environ 80 milles, soit 127 kilomètres, jusqu'au Dhahab supérieur, « en suivant quelque temps le cours du Chalus et la plaine d'Alep, ce qui est la route la plus facile pour une armée » ; mais Xénophon ne nous dit pas à quel point les troupes atteignirent le Chalus, et il termine les 30 parasanges, non au cours supérieur, mais aux sources même du Dardas.

M. Koch (p. 36) hésite beaucoup à identifier ce qu'il nomme le Daradax, embarrassé qu'il est par les distances, peut-être parce qu'il ne réfléchit pas à la latitude laissée par l'observation qui vient d'être présentée ; mais on est confondu de la hardiesse avec laquelle M. Ainsworth (p. 65-6), maintenant dans l'Anabase les distances à vol d'oiseau, voit dans le Daradax un canal latéral de l'Euphrate ; encore s'il parle de canal, c'est parce que la largeur du fleuve lui-même dépasserait dans de trop fortes proportions celle que Xénophon indique pour le Daradax. Comme si l'historien ne comptait pas vingt lieues de là au fleuve et comme s'il pouvait être question des *sources* d'un canal.

Une marche de 15 parasanges (soit 83 kil.), parcourue en trois étapes, amena l'armée au bord de l'Euphrate, là où se trouvait la grande ville de Thapsac. Le colonel Chesney, qui a rejoint le fleuve un peu plus haut, pense reconnaître le Zeugma de Thapsac[2], distinct de la ville elle-même[3], dans le gué d'Al-Hamman, praticable seulement pendant une saison et encore avec quelque peine, ce qui s'accorde assez bien avec le récit de l'auteur grec, suivant lequel le passage se trouva, contre l'ordinaire, praticable pour les troupes. Le voyageur moderne y a remarqué, des deux côtés du fleuve, des restes d'endiguement disposés pour un pont de bateaux ; des traces d'une route subsistent dans la direction de Sura[4], et la carte n° 3 de son atlas porte cette note au point indiqué : « Ruines étendues sur le flanc de la colline qui regarde la rivière ; formées de pierres taillées et de briques séchées au four de 14 pouces en carré; village de Plumsa, restes d'un pont au

1. Chesney, *ubi supra*.
2. Id., ibid.
3. Ptol., L. V, cf. chap. 15, § 17, et chap. 19, § 3.
4. Sura à l'O. de Thapsac, sur la route de Chalybon (Alep). Voy. Kiepert, *Atlas antiquus*, tab. III.

milieu de la rivière... Emplacement probable de Thapsac. » Une tradition locale désigne ce lieu comme celui où Alexandre passa l'Euphrate, ce qu'il fit effectivement à Thapsac, où se trouvaient alors des ponts[1]. Enfin il y a 64-milles (102 kil.) de là au point où le Dhahab est coupé par la route directe du défilé de Beylan, ce qui, ajoute Chesney, concorde presque avec les trois jours de marche rapide que fit l'armée, du palais de Bélésys à Thapsac. Mais, d'autre part, les 64 milles de Chesney[2] donnent une distance supérieure aux 15 parasanges de Xénophon, pour lesquels ou ne signale aucune variante et qui concordent bien avec les trois étapes notées par lui. De plus, il est certain que, venant des sources du Dhahab, les Grecs ont dû rencontrer l'Euphrate à une distance bien moindre, puisque, vers cette latitude, il coule assez longtemps de l'Ouest à l'Est ; et Ptolémée place le Zeugma à 5' (8 kil. 25 hect.) plus au Nord que la ville, ce qui suppose, à cause de cette même circonstance, une distance assez considérable en amont du fleuve. La ville que Xénophon a vue est donc un ancien Thapsac bâti au lieu du passage, tandis que le Thapsac de Ptolémée, de Chesney et de l'atlas de Kiepert appartient à un temps moins ancien et se trouvait situé à l'E.-S.-E. du premier. Les 15 parasanges ou 450 stades de l'*Anabase*, comptés des sources du Dhahab, conduisent précisément au lieu où le fleuve abandonne la direction du S.-E. pour prendre, temporairement et avec beaucoup de sinuosités, celle de l'Est. Nous verrons d'ailleurs tout à l'heure un autre motif de penser que les Grecs n'ont pas dû passer le fleuve beaucoup plus bas que ce point-là.

3. *Le long de l'Euphrate.* — C'est, en effet, *cinquante* parasanges en neuf étapes que l'auteur de l'*Anabase* compte pour la marche en *Syrie* jusqu'au fleuve Araxe ; mais, avant de déterminer le terme de cet itinéraire, il faut rendre raison du terme géographique tout à fait inattendu qui se rencontre ici. Xénophon, qui avait vu les Portes de Syrie auprès d'Issus, semble maintenant nous dire qu'il entre en Syrie en passant l'Euphrate. Mais un tel emploi de ce terme n'est point sans exemple dans l'antiquité, tant orientale qu'hellénique. Le nom d'*Aram* est bien connu pour représenter la Syrie, dont le dialecte ancien porte constamment en linguistique la dénomination d'Araméen. Or la Genèse[3] donne à la Mésopotamie les noms

1. Arrien, *Anabase*, L. III, chap. 4.
2. Correspondant à la distance du Thapsacus de Kiepert.
3. XXIV, 10, XXVIII, 31.

d'Aram-Naharaïm (la Syrie des deux fleuves) et de Padan-Aram (la plaine de Syrie). Les inscriptions de Téglatphalasar et de Sennachérib placent dans le bassin du Tigre un peuple d'Aroum ou d'Aram[1]; et Strabon, à son tour[2], dit que l'on appelait parfois *syrien* l'empire assyro-babylonien. Enfin peut-être est-il permis de chercher dans cette confusion, établie par l'usage entre les termes de Syrie et d'Assyrie, la solution d'une question ethnographique, celle des positions diverses qui, à différentes époques de l'histoire, semblent convenir aux Rotennu des inscriptions égyptiennes.

Quant à l'Araxe dont parle ici Xénophon, la carte n° 4 de l'atlas de Chesney en indique l'embouchure dans l'Euphrate par les mots : *Mouth of Khabûr (Araxes of Xenophon)*, tracés près du cours de ce grand fleuve à 35° et quelques minutes de latitude; c'est le seul affluent considérable de la rive gauche, du moins dans cette région; Ptolémée lui donne déjà son nom moderne (Χαϐωρας), ou plutôt ce nom doit être celui que les Orientaux lui ont donné à toutes les époques; le géographe grec en place le confluent à 35°. Du détour de l'Euphrate à l'embouchure du Khabûr, la carte de Kiepert en quatre feuilles dont je parlerai plus loin donnerait 54 parasanges, en suivant le fleuve avec une ouverture de compas correspondant à 3 milles anglais, ce qui correspond fort bien aux 50 de Xénophon, puisque nous tenons compte ici de tous les détours importants. Mais il faudrait déduire 300 stades ou 10 parasanges de plus, si l'on ne distinguait pas, comme nous l'avons fait, l'ancien et le nouveau Thapsac.

A partir du Khabour, Xénophon compte sa marche en Arabie[3]; non qu'il ait repassé l'Euphrate, car il dit expressément qu'il l'avait toujours à sa droite, mais parce que l'aspect du pays, cette « plaine *partout unie comme la mer* », sans arbres, n'offrant que des *plantes aromatiques*, et parcourue par des onagres, des *autruches*, des outardes et des chevreuils, lui représentait l'idée qu'il se faisait de l'Arabie; Strabon, d'ailleurs, dit que les Arabes scénites (Bédouins) parcouraient la partie méridionale de la Mésopotamie[4].

Xénophon note d'abord, au-delà du Khabour, cinq marches,

1. Voy. ces textes traduits par M. Oppert, *Expéd. en Mésop.*, I. p. 336 et *Annales de philosophie chrétienne*, septembre 1862.
2. L. XVI, chap. I.
3. *Anab.*, 1-5.
4. L. XVI, chap. I.

formant 35 parasanges, après lesquelles les Grecs arrivèrent à une rivière du nom de Masca, large d'un plèthre; ils prirent un repos de trois jours, dans la grande ville de Korsote, qu'ils trouvèrent déserte et que le Masca entourait. Puis ils fournirent treize étapes dans un pays désert, non-seulement sans arbres, mais sans fourrage, durant un espace de 90 parasanges.

La carte n° 5 de Chesney place en effet l'embouchure d'un affluent de l'Euphrate à 34° 29' de latitude, un peu en avant du point où, pour la seconde fois, l'Euphrate quitte la direction du S.-E, pour prendre, en serpentant, celle de l'Est. La même carte indique, comme pouvant être la position de Korsote, deux localités voisines : Al-Erzi, avec des ruines, et Jabarivah, village et moulin ; mais, comme Xénophon dit que la ville était sur l'affluent même, nous n'avons ici à nous préoccuper que du dernier. Or, en partant de l'embouchure du Khabour, on portera vingt-trois fois le long du cours de l'Euphrate une ouverture de compas correspondant au parasange avant d'atteindre El-Erzi tout près d'une embouchure de rivière; mais cette ouverture de compas est ici insuffisante pour suivre les zigzags du fleuve, et une différence d'un tiers nous rendra les 35 de Xénophon. La position d'Al-Erzi peut donc être acceptée pour celle de Korsote. Ainsworth [2] ne tient pas compte de l'affluent noté par Chesney et paraît même en avoir oublié l'existence, car il recourt encore une fois à l'identification de la rivière avec un canal ; mais du moins ici il signale l'existence d'un canal réel, enveloppant, entre l'Euphrate et lui, la position qu'il assigne à Korsote (Irzah ou Werdi) et où quelques ruines se voient encore sur des rochers. Mais que Xénophon, en côtoyant le fleuve, ait pris un canal latéral pour un affluent, c'est ce qui n'est guère admissible ; disons d'ailleurs que les indications de Chesney et d'Ainsworth, pour la position de Korsote, s'éloignent peu l'une de l'autre.

Quant aux 90 parasanges, ou 2,700 stades, comptés à partir de Korsote, suivons encore les détours de la route, parasanges par parasanges, et réduisons d'un tiers le nombre des centaines de stades : Xénophon ayant dû tenir compte des moindres sinuosités, cette réduction n'est pas exagérée, tant elles sont multipliées et

1. N'oublions pas que le stade babylonien de 30 au parasange, dépasse de quelques mètres le stade olympique. Sur la grande carte dont je viens de parler, la même ouverture de compas donne, du Chabur à El-Erzi, une distance de 30 parasanges environ.

2. *Travels*, p. 78-9.

tant la nature désolée du pays imposait à l'armée la nécessité de ne pas s'écarter de l'eau. Nous arrivons ainsi vers l'endroit où le fleuve coupe le 41° de longitude, un peu au-dessus de la prise d'eau du premier canal de communication entre l'Euphrate et le Tigre, c'est-à-dire du point où l'*industrie humaine* commence à combattre le désert, en d'autres termes, à une cinquantaine de kilomètres au-dessous d'Ihi, le Hith des cartes modernes [1]; c'est aussi à ce point, à l'expiration de ces treize étapes, que l'entrée de la Babylonie est signalée par Xénophon [2].

Il nomme Pyles le point où elles se terminent. Pyles est considérée par Grote [3] comme une localité dont le nom représente probablement l'*entrée* d'une région nouvelle, d'après l'étymologie grecque de ce nom, la Babylone étant un terrain plat d'alluvion qui succède aux ondulations du désert et aux bords escarpés de l'Euphrate moyen. Il en conclut qu'il faut reporter Pyles à une faible distance au-dessous de Hith, tandis que Chesney la plaçait à 25 milles (soit 44 kilomètres) plus bas que cette ville, et Ainsworth bien plus loin encore [4].

L'opinion de Grote paraît bien peu acceptable à tous égards. En réduisant le plus possible, c'est-à-dire de moitié, les 90 parasanges de Xénophon, on n'arriverait pas plus haut que les petits lacs qui se trouvent à gauche du fleuve, à 25 milles environ au-dessous de Hith; c'est l'extrême limite qu'on puisse, à la rigueur, accepter pour la Babylonie de Xénophon. C'est là précisément que l'on trouve, sur la rive droite du fleuve, une ville de Ramadi [5], dont l'assimilation avec la Charmandé de Xénophon, proposée par l'auteur de la carte citée en note, paraît justifiée par la linguistique. Xénophon [6] ne dit pas du tout qu'elle fût vis-à-vis de Pyles, mais que les Grecs la virent comme ils marchaient encore dans le désert ; non-seulement donc la Babylonie ne pouvait s'étendre plus loin, mais il y a toute apparence qu'elle n'atteignait pas ce point-là. De plus, l'argument étymologique de Grote est ici sans valeur, d'abord parce que nous ignorons si Xénophon a traduit ou simplement transcrit le nom Pyles, puis parce que Πύλαι, employé déjà plus haut et plus d'une fois par l'auteur [7], a tou-

1. Hith est sur la rive droite. — 2. *Anab.*, I, 7, init.
3. *History of Greece*, chap. LXIX (Vol. VI, p. 214, note). Cf. Koch, p. 42.
4. Id. ibid.
5. Voyez la carte jointe à l'article de M. Mac-Michaël dans le *Journal of Philology*, 1872, article intitulé *On the sites of Sittake and Opis.*
6. Chap. 5.
7. Il dit ici ἀφικνεῖται ἐπὶ Πύλας et non ἐπὶ τὰς Πύλας; tous les manuscrits

jours, en géographie, le sens de passage des montagnes, jamais celui de changement de terrain.

Il est vrai, M. Ainsworth dit qu'en entrant dans le terrain d'alluvion, on sort d'une région remplie de collines et d'*étroites vallées*. Il serait possible que Pyles représentât un de ces défilés; et le commandant Jones signale, à une dizaine de milles au-dessous de Hith, un lieu nommé Bekaa, nom qui, en arabe, a, dit-il, le même sens; là se trouve effectivement un passage étroit[1]; mais ce lieu n'est pas à l'entrée de la Babylonie; il est même, par rapport à Hith, fort en deçà des lacs. D'un autre côté, M. Ainsworth, s'appuyant, avec un scrupule exagéré, sur les chiffres de Xénophon, comptés en Babylonie et en Mésopotamie, se décide (p. 81-2) à placer Pyles à 70 milles géographiques (129 kil. 1/2) au-dessous de Hith, 14 au-dessus de Felujah, près de Sufeïrah, l'ancienne Sippara. Là se trouve bien l'entrée du terrain actuellement arrosé; mais, au temps de l'empire des Perses, il pouvait remonter plus haut. Il y a donc lieu de se tenir entre les deux solutions.

A douze ou quinze parasanges de là, les Grecs trouvèrent un fossé large de cinq orgyies (trente pieds) et profond de trois. Ce fossé, qui laissait encore un passage (πάροδος) auprès du fleuve et qui, en conséquence, dut être tourné plutôt que franchi, parcourait, dit Xénophon, un espace de douze parasanges, jusqu'au *Mur de Médie*[2]: il ne nous dit pas s'il le continuait ou s'y appuyait en contrefort.

M. Bewsher (*ubi supra*) fait une observation judicieuse et intéressante au sujet de ce fossé que Xénophon croyait creusé dans un but de défense, et qu'on eût si maladroitement laissé inachevé, sans retranchement ni garde. « La description qui en est faite, dit-il, s'applique exactement à un canal d'irrigation en voie d'exécution. Un passage d'environ vingt pieds de large est toujours laissé pour empêcher l'entrée des eaux de la rivière jusqu'à ce que le canal soit achevé, ou jusqu'à la saison où l'on arrose le pays. Xénophon dit plus loin que le temps n'était pas venu d'arroser les récoltes. » Quant au passage, qui vient immédiatement après, sur les quatre canaux navigables, dérivés du Tigre et séparés l'un de l'autre par un intervalle de 30 stades, pas-

sont d'accord (V. l'édition de Breitenbach).

1. Cité par M. le lieutenant Bewsher, *Journal de la Soc. géogr. de Londres*, 1867, p. 167.

2. *Anab.*, I-7.

sage que M. Louis Dindorf ne regarde pas comme authentique, il paraît confirmé par la concordance approximative entre cet exposé, celui d'Abulfeda et l'état présent des lieux; mais il est certain que les prises d'eau sont dans l'Euphrate[1].

Cette question du Mur de Médie est une des plus difficiles de la présente étude, mais elle se rapporte plutôt aux marches qui suivirent la bataille de Cunaxa qu'à celles qui la précédèrent. Quant au lieu de la bataille[2], il est placé par l'auteur à 15 ou 16 parasanges de Pyles, soit 450 stades ou 83 kilomètres, c'est-à-dire à peu près à la latitude de Ctésiphon, peut-être un peu plus haut, s'il faut, comme le pense Grote[3], réduire les dernières étapes à cause du voisinage de l'ennemi. Dans tous les cas, les 83 kilomètres seraient un maximum, d'autant plus que, pour mesurer ces marches, je ne tiens compte que du grand coude de l'Euphrate, près de Felujah, et non des sinuosités moindres, qui ont, il est vrai, peu d'importance dans cette partie de son cours. Cunaxa se trouve ainsi placé à 65 kilomètres de Babylone, ce qui nous donne bien les 350 ou 360 stades de Xénophon. Grote, au contraire [1], admet les 500 stades que, dit-il, Plutarque a dû emprunter à Ctésias, et il reporte Cunaxa à peu de distance de Felujah. Cela concorde avec la position qu'il avait donnée à Pyles, mais, si l'autre opinion prévaut au sujet de ce dernier emplacement, il faut maintenir l'assertion de Xénophon touchant le lieu de la bataille, et il ne manquait pas de moyens de le connaître pertinemment. Il est d'ailleurs possible que Ctésias ait donné la mesure de la route suivie par les voyageurs obligés de chercher les ponts de chaque canal d'irrigation.

Il est possible aussi qu'il ait donné une désignation approximative, nommant la bataille d'un lieu connu et médiocrement éloigné, mais non pas situé sur l'emplacement même, où ne paraît avoir existé aucune ville. Cette interprétation est appuyée par l'existence d'un monticule actuellement appelé Kuneeseh, qui se trouve, d'après l'exposé de M. Bewsher[4], à 59 milles anglais au-dessous de Bekaa, soit environ 110 kilomètres au-dessous de Hith, ce qui nous donnerait effectivement un itinéraire de 500 stades, en suivant le fleuve, entre ce lieu et Babylone.

1. Ainsworth, p. 90-91. — Koch, p. 46-47.
2. Nommé par Plutarque (*Vie d'Artaxerxès*, 8) et non par Xénophon. Voyez Grote, p. 219, note.
3. Ibid., ibid.
4. *Ubi supra*, p. 166-8.

Mais, bien que l'auteur pense reconnaître au nord de Kuneeseh, dans une chaîne rocailleuse de 13 milles de longueur, la colline où la cavalerie d'Artaxercès fit halte après avoir été repoussée, il ne paraît pas qu'il faille identifier ainsi l'emplacement du champ de bataille. M. Bewsher, prenant Bekaa pour Pyles, assimile les 59 milles qui le séparent de Kuneeseh aux 22 parasanges comptés par Xénophon. Or 22 parasanges ou 660 stades dépassent de beaucoup 59 milles anglais, et, s'il y a lieu, comme nous l'avons dit, de réduire ici la distance à vol d'oiseau dans la marche de Xénophon, il faut se rappeler que Pyles était réellement fort au-dessous de Bekaa.

CHAPITRE IV.

DE CUNAXA A TRÉBIZONDE.

1. *De l'Euphrate au Tigre.* — La question politique étant tranchée par la mort de Cyrus [1], et les Grecs s'étant décidés à regagner leur pays par un chemin différent, attendu que l'armée avait consommé les vivres sur sa route, ils se mirent en marche, *ayant*, dit Xénophon, *le soleil à droite* [2]; (c'est déjà de la seconde marche qu'il s'agit, la première les ayant conduits vers le quartier d'Ariée.) Grote [3] interprète, avec vraisemblance, l'expression de l'auteur par une marche vers l'Est, la position du soleil devant être sa position moyenne ; il serait possible cependant que Xénophon parlât de celle que l'astre occupait au moment où les Grecs se mirent en marche, mais il importe assez peu, car cette marche est distincte des trois étapes mentionnées plus loin après la convention passée avec Tissapherne [4] ; or, ce sont ces trois nouvelles étapes qui les conduisent au pied du Mur de Médie dont nous avons maintenant à étudier la situation.

« Ce mur, dit Xénophon, est construit en briques cuites, posées sur des lits d'asphalte ; son épaisseur est de 20 pieds, sa hauteur de 100. — Il a, dit-on, vingt parasanges de longueur,

1. *Anab.*, I, 8.
2. *Anab.*, II, 2.
3. *Ubi supra*, p. 232.
4. *Anab.*, II, 4.

et il est peu éloigné de Babylone[1]. » Les Grecs, après l'avoir atteint, continuèrent leur marche en dedans du mur (παρῆλθον εἴσω αὐτοῦ), et deux étapes, de huit parasanges en tout, les conduisirent, après avoir franchi deux canaux, à la ville populeuse de Sittaké, à quinze stades seulement du Tigre, qu'ils franchirent sur un pont de bateaux[2].

L'expression : peu éloigné de Babylone (ἀπέχει δὲ Βαβυλῶνος οὐ πολύ) est assez vague. Le champ de bataille, nous l'avons vu, était à une quinzaine de lieues de l'ancienne capitale, à deux ou trois journées de marche, par conséquent. Si donc, comme le croient quelques-uns, le Mur de Médie était entre Babylone et Cunaxa, les Grecs ne l'ayant atteint que le troisième jour de leur itinéraire, il faudrait qu'il fût bien près de la ville. On pourrait même demander comment un fossé de douze parasanges seulement aurait pu s'y appuyer, quand les Grecs avaient tourné celui-ci avant de rencontrer l'armée des Perses ; mais n'insistons pas sur ce dernier point, la marche des troupes devant être irrégulière dans un pays si coupé de canaux. Il nous suffit de reconnaître trois circonstances, dont chacune peut suffire à écarter cette solution. La première, c'est que vingt parasanges de mur ne se conçoivent pas sans peine entre les deux fleuves, là où ceux-ci ne sont séparés que par une distance de 60 à 70 kilomètres, ou une dizaine de parasanges tout au plus[3], à moins que le rempart n'eût une direction très-oblique et par conséquent ne croisât les canaux, ce qui n'est pas admissible. La seconde, c'est que, Babylone ayant son système complet de fortifications, le Mur de Médie devait être destiné à protéger la Babylonie et non pas sa capitale[4]. La troisième, enfin, c'est le nom même de ce rempart. Remarquons en effet qu'il n'est pas appelé Mur des Mèdes, comme il pourrait l'être s'il eût été élevé par des prisonniers de cette nation, mais bien Mur de Médie. Or, Xénophon nous dit plus loin (II h.) qu'il entra dans cette contrée après avoir passé le Physcus. En conséquence, au temps d'Artaxerxe, la Médie

1. Ibid., ibid.
2. Ibid., ibid.
3. Pour échapper à cette difficulté, Grote (p. 238) est réduit à dire que les trois marches ne doivent pas être comptées depuis l'entrevue avec Tissapherne, mais depuis la bataille. Rien dans le texte ne le fait entendre, et d'ailleurs la différence serait médiocre.
4. Ibid., ibid. — Ainsworth dit expressément (p. 81) que le Mur de Médie est la limite du sol babylonien, dont la nature est si différente de celui de la Mésopotamie.

administrative s'étendait jusqu'à l'embouchure de l'Adhem, c'est-à-dire jusqu'au point d'où part le mur, tel qu'il est indiqué par Kiepert et par Chesney, tel qu'il est encore sur la carte jointe à l'article de M. Mac-Michaël. Nous arriverons tout à l'heure aux arguments archéologiques.

Mais comment alors entendre les mots παρῆλθον εἴσω αὐτοῦ ? car assurément *en dedans* d'un mur se dit du lieu qu'il est destiné à défendre. D'une façon fort simple, si l'on fait attention à la force du composant παρά, que nous avons vu un peu plus haut employé de même dans le mot πάροδος, en parlant du chemin resté entre l'Euphrate et l'extrémité de la tranchée. Les Grecs, après avoir suivi, pendant deux à trois jours, une marche plus ou moins directe vers le N.-E. en faisant un angle aigu avec le mur qui suit à peu près cette direction, avaient fini par le rencontrer. Ils suivirent pendant quelque temps son flanc oriental, puis, impatientés de n'y pas trouver d'ouverture et de retrouver là, ou peu s'en faut, le désert qui leur avait laissé de désagréables souvenirs, ils tournèrent à l'Est et gagnèrent le Tigre le plus directement possible, en franchissant deux grands canaux, peut-être l'Istaki et le Dijeil, qu'on voit sur la carte du *Journal of Philology*. La position de Sittaké est déterminée, comme le fait remarquer M. Mac-Michaël[1], par sa distance au gué du Zab, dont nous verrons bientôt les Grecs exécuter le passage; et les mesures sont ici d'autant plus faciles à reconnaître que le cours du Tigre moyen est bien moins sinueux en général que celui de l'Euphrate. Xénophon ne dit pas expressément près de quelle rive du Tigre était Sittaké, mais Ptolémée[2], en plaçant en Assyrie cette ville et son territoire, nous dit assez qu'elle se trouvait sur la rive gauche. Il est vrai que, du temps de l'empire romain, la ville de ce nom était plus reculée vers l'Est, mais les deux Sittaké devaient être dans le même canton. M. Mac-Michaël n'a pas d'ailleurs de peine à réfuter l'opinion qui, confondant le canton et sa capitale, place la ville de Sittaké sur la route de Babylone à Suse. Strabon, en effet, dit seulement que cette route traversait la Sittakène ; et, de plus, si Tissapherne eût fait prendre aux Grecs la direction du S.-E., il eût fort excité leurs défiances[3].

1. *Journal of Philology*, 1872, p. 136. Voyez aussi (p. 142-3) la réfutation d'une objection tirée d'un passage d'Hérodote arbitrairement interprété.

2. L. VI, chap. Ier.

3. Le docteur Ross, M. Lynch et le colonel Chesney s'accordent cependant à ramener cette ville au Sud, à Scheriat-el-Beidha. Voyez Mac-

Arrivons à la question archéologique dont je parlais. Le docteur Ross, dans un travail publié par le Journal de la Société royale de Géographie (vol. IX), énonçait les faits suivants : Une ligne de constructions part de la rive occidentale du Tigre, par 34^0 3' de latitude, et se dirige vers l'Euphrate dans la direction du S.-S.-O. C'est une ligne solitaire de monticules, d'une épaisseur de 25 longs pas, avec un bastion sur leur flanc occidental, de 55 en 55 pas ; du même côté est un fossé de 27 pas de large. Le mur est bâti de petits cailloux du pays, sur des lits de ciment calcaire d'une grande ténacité. La hauteur du mur est de 35 à 40 pieds ; il court en droite ligne aussi loin que l'œil peut le suivre. Les Bédouins me dirent que cette ligne se rejoint sans dévier aux monticules de Ramelah sur l'Euphrate, à quelques heures au-dessus de Felujah, et que, dans l'intérieur des terres, il est, à certains endroits, bâti en briques ; qu'en d'autres endroits il est ruiné et de niveau avec le désert [1].

Mais, d'autre part, Grote ajoute que Rawlinson a fait examiner les lieux par le capitaine Jones, lequel assure qu'il y a là seulement une ligne de monticules s'étendant à sept ou huit milles du Tigre et formés dans le dessein de retenir l'eau des torrents d'hiver dans un large réservoir. Que penser de cette contradiction ?

Elle est moins absolue, ce me semble, dans les faits exposés que dans l'estimation des narrateurs. M. Jones n'a vu les monticules que durant les deux ou trois premières lieues du parcours indiqué par Ross ; il a pensé que, servant à retenir les eaux, ils avaient été originairement élevés pour cet usage, mais il ne discute pas le témoignage des Bédouins, lequel renferme des circonstances favorables à l'opinion de leur sincérité, ne contenant rien qui soit propre à frapper l'imagination, rien qui ne soit conforme à la vraisemblance. Celle de la construction en briques est d'accord avec tout ce que nous connaissons des matériaux et des édifices de la Babylonie ; les

Michaël, *ubi supra*, p. 136-8. On y trouve d'ailleurs des ruines fort étendues (Ainsworth, p. 111, Cf., Koch, p. 56); mais rien ne prouve que Sittaké ait dû en laisser de telles, surtout si, au temps de Ptolémée, elle s'était reportée plus à l'Est. Il faut donc s'en tenir à la distance du Zab, et aussi, comme nous le verrons, de la ville d'Opis. — La carte 7 de Chesney place Sittaké à droite du fleuve, tout près et au Sud du Schatt-Aïdha, son ancien lit (?), qui rejoint le cours actuel presque à la prise d'eau du petit Tigre.

1. Cité par Grote, *ubi supra*, p. 240-1.

Bédouins se trouvent d'ailleurs ici en accord avec Xénophon, et si, dans la partie N.-E., des cailloux formaient la matière principale, c'est, le docteur nous l'apprend, parce qu'on les a sous la main dans ce canton. De plus, la série de bastions régulièrement rapprochés s'accorde mal avec l'explication présentée par M. Jones. Si l'épaisseur est plus grande et la hauteur moindre qu'au temps de Xénophon, qui, d'ailleurs, n'a pas rencontré le rempart au même lieu que le docteur Ross, ces deux différences s'expliquent l'une par l'autre : la partie supérieure a pu s'ébouler et s'amonceler sur les flancs du mur. La direction de la ligne conduit réellement au point de la vallée de l'Euphrate indiqué par les Bédouins, qui, certes, n'avaient pas opéré de triangulation. Il est vrai, en s'arrêtant à douze parasanges de l'Euphrate, pour laisser la place du fossé de l'*Anabase,* il n'en resterait qu'une dizaine pour le mur lui-même ; mais il est plus que douteux que le fossé en ait continué la direction. Le rempart devait rejoindre, non pas l'Euphrate lui-même, mais le premier canal de dérivation, et parcourir ainsi une quinzaine de parasanges ; l'Anabase ne donne pas le chiffre 20 comme certain et précis, et, bien que le terrain soit plat, il n'est pas sûr que les ingénieurs babyloniens aient su garder si longtemps la ligne droite.

Du reste, les témoignages cités par Grote ne sont pas les seuls. La carte 7 de Chesney donne le tracé de la partie septentrionale du mur, qui part à peu près de la séparation du Tigre et du petit Tigre (Nahr Dujeil) ; il traverse une plaine aride et couverte de gravier ; sa direction aboutit près de Sifferah, l'ancienne Sippara, la ville sainte des Babyloniens, c'est-à-dire très-peu au-dessous de la prise d'eau du Nahr-Isa-Saklaviyah, canal qui se dirige vers Bagdad, non pas en ligne droite sans doute, mais en suivant une direction générale de l'Ouest à l'Est. (V. la carte de M. Mac-Michaël.) De plus, M. Layard a vu aussi ce retranchement, dans son voyage en Mésopotamie. Parti de Bagdad, il avait d'abord franchi le Tigre et n'avait pas tardé à se trouver en plein désert. Il atteignit le Dujeil, canal dérivé du Tigre au temps des Caliphes, dit-il, et situé dans une plaine coupée par les restes d'innombrables cours d'eau, dérivés du Tigre et du Dujeil lui-même ; leurs berges élevées bornent de tous côtés la vue. Le Dujeil fut franchi sur un pont du meilleur style arabe. « Au nord de ce cours d'eau, continue l'auteur, nous nous trouvâmes engagés dans un parfait labyrinthe d'anciens canaux maintenant desséchés. Il fallait l'œil exercé d'un Bédouin pour reconnaître le sentier couvert de

sable. A environ huit milles au delà du pont, *les endiguements cessèrent subitement. Un haut rempart de terre s'étendait à perte de vue tant à notre gauche qu'à notre droite.* A une certaine distance se trouvaient des monticules formant des enceintes carrées, semblables à des ouvrages avancés. A quelques centaines de yards en avant, on voyait un *second rempart*, bien plus bas et bien plus étroit que le premier. Nous avions atteint ce que quelques-uns pensent être le fameux Mur de Médie, l'une des nombreuses merveilles de la Babylonie, bâti par les Babyloniens à travers la Mésopotamie, d'un fleuve à l'autre, pour garder leur riche cité et leurs populeuses provinces contre les invasions du Nord. Au delà du Mur de Médie nous entrâmes dans des plaines de gravier ondulées, sillonnées de profonds ravins et s'élevant parfois en petites collines. Avec le riche sol d'alluvion de la Babylonie, nous avions quitté les limites de cette ancienne province[1]. » Après la lecture de ce passage, on ne contestera probablement pas les conclusions tirées plus haut de faits indépendants de ce récit. Le Mur de Médie s'étendait dans la direction du S.-O. au N.-E., bien au delà du champ de bataille de Cunaxa par rapport à Babylone; les Grecs l'ont tourné vers l'Euphrate avant la bataille, et sur la rive gauche du Tigre dans leur retraite; ils l'ont vu, mais ils ne l'ont pas franchi.

2. *Marche en amont du Tigre.* — Les Grecs ont maintenant passé le Tigre auprès de Sittaké. Ils ont commencé à se diriger vers le Nord. A 20 parasanges du point de départ, ils passent sur un pont le Physcus, rivière large d'un plèthre; au lieu du passage était la grande ville d'Opis[2].

Le Physcus ne peut être que l'Adhem, affluent de gauche du Tigre; à sec pendant plusieurs mois de l'année, il a, quand les eaux sont hautes, de vingt à soixante-dix pas de large; ce qui s'accorde suffisamment avec les cent pieds de Xénophon; son confluent est par 34° de latitude[3]. Les 20 parasanges ou 600

1. Layard, *Nineveh and Babylon*, édit. de 1867, p. 329-31 (XIIIe chap.). Je ne fais pas entrer en discussion le vieux rempart dont il subsiste une grande partie à quelque distance au S.-O. de Bagdad. Ni la direction ni la situation ne peuvent s'accorder avec le récit de Xénophon (*Journ. of geogr. Soc.*, p. 169).

2. *Anab.*, II, 4. — Ainsworth et Chesney identifient le Tigre de Xénophon, dans cette partie de son cours, avec le Shatt-Aidha (*Journ. of Phil.* p. 136).

3. Ritter, *Asie occid.*, III, p. 520, 537.

stades, mesurés de Sittaké à cette rivière, placeraient donc cette ville au nord du 33e degré, si l'on ne tenait pas compte des inflexions du Tigre ou de la recherche du pont, qui pouvait n'être pas au confluent même. Sittaké était, dans tous les cas, au nord de l'embouchure du Diyalah, ce qui concorde avec nos conclusions précédentes; car faire de celui-ci le Physcus, ce serait reporter Sittaké vers la latitude de Babylone, ce que nous avons jugé inadmissible.

Quant à Opis, on voit, par le témoignage de Ritter, que M. Lynch a cru en reconnaître les ruines à quelque distance du Tigre, mais dans un lieu qui a pu être arrosé par l'ancien cours du fleuve. Le sol y est couvert de monceaux peu élevés de décombres, de débris, de briques, de terres cuites et de tuiles vernies; ces ruines sont un peu au S.-E. de l'ancien Mur de Médie[1], c'est-à-dire de son extrémité septentrionale.

Toutes ces circonstances concordent assez bien entre elles, et nous verrons tout à l'heure que la position de Sittaké, celle du Physcus et celle d'Opis, identifiées comme nous venons de l'indiquer, ne concorderaient pas mal avec les mesures itinéraires qui suivent. Avant d'aller plus loin cependant, il est à propos de rechercher quelque chose de plus précis et de mentionner les observations de M. Mac-Michaël[2] touchant le réseau de canaux dont l'Adhem est l'artère principale. Comme nous l'avons déjà vu, pour lui, le Tigre de Xénophon, c'est le Shat-Aidha, qui se sépare du lit actuel vers l'extrémité du Mur de Médie, le laisse former un grand coude sur la gauche et le rejoint près de Shériat-el-Beidha, à environ 12 minutes, ou 22 kilomètres, au N. de Bagdad[3]. Ce coude vient toucher à la partie moyenne du Nahr-Wan, canal considéré déjà comme fort ancien par Abulféda et par Yakut, dit l'auteur, et qu'il considère lui-même comme pouvant remonter jusqu'au temps de l'empire assyrien. Bien que dérivation du Tigre, ajoute-t-il, il a pu, en interceptant les eaux de l'Adhem et du Diyalah, devenir une rivière considérable et profonde, propre à la navigation et à l'irrigation du pays; et comme, d'après le docteur Ross[4], le lit du Nahr-Wan est plus élevé que celui de l'Adhem aussi bien que du Tigre, les eaux du premier

1. Ibid. p. 538. — Un peu au-dessous de la prise d'eau du petit Tigre, (carte 7 de Chesney.

2. *Ubi supra*, p. 139.

3. Bagdad est sur le Tigre par 33° 20' de latitude.

4. Journal de la Société royale de Géographie, XI, cité au même endroit.

ne lui arrivaient qu'au moyen d'un barrage, par le Nahr-Batt et le Nahr-Rathan [1].

Il n'en résulte pas, néanmoins, que les Grecs aient passé le Physcus au point de départ de ces deux derniers canaux. S'il en était ainsi, ils n'auraient pas trouvé Opis, qui était sur le Tigre, comme le témoigne l'antiquité aussi bien que les récentes découvertes. Selon toute apparence, le barrage de l'Adhem au sortir des monts Hamrin existait déjà ; mais, au lieu d'aller presque droit au Sud rejoindre le Tigre, ce qui l'eût mené à peu de distance de Sittaké, le canal de droite coulait à l'O.-S.-O. C'est près de Samara que la 6e carte de Chesney place les *ruines* qu'il identifie avec celles d'Opis, et ces ruines sont également signalées par la carte de M. Mac-Michaël; elles sont à mi-chemin entre la position trop méridionale que M. Lynch donne à Opis [2], et celle que M. Mac-Michaël lui-même propose pour l'ancienne cité, mais comme hypothèse et sans indiquer là de vestige d'antiquité. Nous placerons donc Opis près du Tigre, un peu au N.-O. de l'extrémité du Mur de Médie, et non pas un peu au S.-E. comme le faisait M. Lynch. On mesurerait de là douze parasanges, et non pas vingt, à la position que M. Mac-Michaël donne à Sittaké; comme, d'ailleurs, plus on recule celle-ci vers l'Est, en la maintenant en deçà du Diyalah, plus on trouve de place pour les huit parasanges parcourus par les Grecs après qu'ils ont quitté le Mur de Médie, on en pourrait conclure que le Tigre de Xénophon, c'est bien le Tigre moderne, et non le canal du Schatt-Aidha. Mais ici les détours du fleuve sont tels qu'ils doublent les distances à vol d'oiseau entre Schériat-el-Beidha et le confluent de l'Adhem [3]. On retrouvera donc aisément les parasanges notés par Xénophon ; à ce point, d'ailleurs, l'ancien et le nouveau lit sont fort rapprochés l'un de l'autre, et Sittaké était à 3 kilomètres du fleuve.

C'est donc à une centaine de stades au-dessus du détour que fait le Tigre vers l'Est, c'est-à-dire par 34° 10' de latitude, que nous placerons Opis et l'embouchure du Physcus, il y a 2,200

1. Canaux dérivés de l'Adhem moyen et rejoignant le Nahr-Wan, l'un un peu au Nord du 34e degré, l'autre un peu avant le point où il rejoint la vallée du Diyalah. Voy. la carte de M. Mac-Michaël; voy. aussi Ritter, *ubi supra*, p. 538.

2. M. Ainsworth (p. 115, cf. Koch, p. 57) fait observer, d'après le docteur Ross, que les ruines signalées en cet endroit par le capitaine Lynch n'ont point un caractère manifeste d'antiquité.

3. Voy. Ainsworth, p. 112.

ans. A partir de ce point, où Xénophon signale l'entrée dans ce qu'on appelait alors la Médie, pays qui était désert, ce qui leur imposait la nécessité de suivre le fleuve, les 50 parasanges ou 1,500 stades qu'ils parcoururent, conduisent précisément au grand Zab, affluent du Tigre [1], un peu au-dessus de son embouchure, là où probablement, comme nous le verrons tout à l'heure, les Grecs, qui ne se faisaient pas suivre par un équipage de pont, le passèrent à gué. C'est là que la trahison de Tissapherne renouvela les hostilités. Avant de parvenir à ce lieu, les Grecs eurent à franchir le petit Zab, dont Xénophon ne parle pas, apparemment, dit Ritter, d'après Rennel, parce qu'il n'était pas assez considérable pour opposer à l'armée un obstacle sérieux [2]. Mais nous devons nous arrêter à identifier, s'il est possible, la grande ville de Kaenae que les Grecs virent d'une rive à l'autre, puisqu'elle était située sur la rive occidentale du Tigre, et dont les habitants leur apportèrent des provisions sur des radeaux.

Kaenae, dit Xénophon, fut aperçue à la première étape qui suivit les villages de la reine Parysatis, situés à 30 parasanges d'Opis. Comme, durant cette marche au bord du Tigre, les marches journalières de l'expédition sont communément de cinq parasanges, la position vis-à-vis de Kaenae se trouve à environ 35 parasanges ou 1,050 stades de l'Adhem, ou plus exactement du cours inférieur de la dérivation que l'Adhem suivait alors. De plus, le Zapata (grand Zab) se trouve, ainsi que le récit nous l'apprend, à une quinzaine de parasanges plus loin ; ces mesures concordent pour assurer la position de Kaenae à droite du Tigre, un peu au-dessus du confluent du petit Zab.

Or, cette situation est celle de Kalah-Shergat, la seule ruine de ce canton, dit M. Layard, lequel n'hésite point à l'identifier avec Kaenae [3], grande ville encore au IVe siècle, et qui, par conséquent, peut fort bien avoir laissé jusqu'à nous des traces de son existence. Une masse de briques, de poteries, de gypse y forme un tumulus ; selon M. Fr. Lenormant [4], c'est l'Elassar de la

1. *Anab.*, II, 4-5. — Xénophon donne à cette rivière le nom de Zapata, Zabatos des géographes anciens, Zabu des cunéiformes.

2. Ritter, *ubi supra*, p. 518. — Ritter ajoute qu'à la fin d'octobre, temps où les Grecs atteignirent le grand Zab, celui-ci non plus n'a guère d'eau.

3. *Nineveh and Babylon*, chap. X de l'édition de 1853 (p. 226). Je n'ai pas retrouvé ce passage dans l'édition abrégée de 1867.

4. *Revue archéol.*, novembre 1869.

Genèse (avec les voyelles massorétiques), dont le nom assyrien se décompose en Alu-Assur, la ville (du Dieu) Assur, dénomination qui nous est conservée par les textes cunéiformes. M. Mac-Michaël accepte pleinement l'identification de Kaenae avec Kalah-Sherkat, ou Kileh-Shergat, suivant l'orthographe de M. Rawlinson. Il croit même qu'on peut retrouver, dans le nom usité au IVe siècle, l'origine du nom moderne. En effet, dit-il, on ne trouve point là de *kalah,* c'est-à-dire de *château.* Rien ne s'oppose donc à ce que l'orthographe Kileh soit admise, et il n'est pas sans exemple qu'on ait remplacé un *n* par un *l* dans un nom propre. Du latin Bononia, on a fait le nom italien de la ville de Bologna, et, en Orient même, Hérodote a transcrit par Labinet le nom de Nabonid; Zalebi, c'est Zénobie[1], d'où Kil-eh = Kaen-ae.

Quant au passage du Zab, que nous avons mis en rapport avec la position de Kaenae, le même auteur ajoute que la distance de quatre marches est fort exacte, si on la compte, non jusqu'au confluent de la rivière, mais jusqu'au gué où la franchirent les Grecs : si Kaené fut aperçue, non à la fin, mais dans le cours de la première marche après les villages de Parysatis, l'argument n'a que plus de force. Cette question du gué du Zab a d'ailleurs été étudiée avec soin par M. Layard, dans le troisième chapitre de l'ancienne édition. D'après la nature des lieux, dit-il, le gué ne doit pas s'être déplacé depuis le temps de Xénophon; il est à 25 milles du confluent de cette rivière avec le Tigre; le point indiqué par M. Ainsworth n'a jamais été un gué. « Les Grecs, ajoute-t-il un peu plus loin, ne peuvent avoir franchi le Zab plus haut que ce point, car là le lit de la rivière serait profond et bordé de bancs de rochers. Ils pourraient l'avoir franchi au-dessous de la jonction du Ghazir (l'ancien Bumadus), et un ravin creusé par les pluies d'hiver pourrait être le fossé mentionné par Xénophon; mais je pense que le Ghazir est plutôt le lit du torrent dont la vue inquiéta si fort le général grec[2]. »

Le Ghazir coule du N. au S. et rejoint le Zab par 36° 13' de latitude, à 26 milles anglais (soit 42 kil.) à l'Est du Tigre, à 32 kilomètres du confluent; cette dernière distance correspondant, à très-peu près, à 20 milles anglais, il résulte de l'indi-

1. Mac-Michaël, *ubi supra*, p. 144-5.

2. Layard, *Nin. and Bab.* (1853), p. 60. — Les Grecs avaient craint d'être attaqués durant le passage, mais ils avaient une avance de 8 stades (un peu moins d'un kilomètre) quand l'ennemi le franchit (*Anab.*, III, 4).

cation de M. Layard que le gué se trouvait à 5 milles au-dessus de l'embouchure du Ghazir. Il nous est, en conséquence, facile de nous orienter.

Le Tigre fut atteint dans la soirée; les Grecs étaient partis de grand matin (πρωΐτερον ἀναστάντες), après avoir passé la nuit entre le Zab et son affluent [1] ; ils n'eurent d'ailleurs qu'à faire un mouvement pour mettre en fuite les troupes légères des barbares. Il n'y a donc rien d'invraisemblable à penser qu'ils aient fait dans la journée une quarantaine de kilomètres, soit 25 milles, pour aller s'appuyer au fleuve. Ils avaient tout au plus cette distance à franchir pour arriver au Tigre, en partant d'un point situé quelque peu à l'Est du bas Ghazir, tandis que, s'ils avaient franchi le Zab au-dessous de cet affluent, ils auraient dû arriver au fleuve de bonne heure dans la journée, à moins qu'ils ne l'eussent rejoint par une voie très-oblique, ce qui n'eût pas été prudent, car ils s'exposaient, en ce cas, à être rejoints, tournés et enveloppés dans la plaine par la cavalerie des ennemis. C'est donc une confirmation de l'opinion préférée par Layard pour la situation du gué franchi par les Grecs.

L'auteur anglais [2] n'hésite point à assimiler à Nimroud et à Kouyoundjik les deux localités indiquées ensuite par Xénophon. Nous arrivons ici sur le terrain le plus riche en monuments et en résultats certains de l'archéologie assyrienne ; c'est à elle de nous renseigner principalement en cet endroit.

Xénophon dit avoir rejoint le Tigre au point où était bâtie une *grande ville alors déserte* appelée Larissa, et jadis habitée par les Mèdes : il ne faut pas oublier qu'il appelle Médie le pays entre l'Adhem et le Zab [3]. « Les murs de cette ville, dit-il, ont vingt-cinq pieds d'épaisseur et cent de haut ; l'enceinte un développement de deux parasanges. Elle est bâtie en briques, avec un soubassement de vingt pieds en pierres... Près de Larissa *était* une pyramide d'un plèthre de côté et de deux plèthres de haut... A six parasanges de là, les Grecs trouvèrent une grande forteresse abandonnée du nom de Mespila, jadis habitée par les Mèdes. Le soubassement des murailles était en pierre coquilière polie ; il avait cinquante pieds d'épaisseur et cinquante de hauteur ; il supportait un mur en briques de cinquante pieds d'épaisseur et de cent pieds de haut. Le développement de l'enceinte était de six parasanges [4]. »

1. *Anab.*, III, 3-4. — 2. *Ubi supra*, p. 61.
3. *Anab.*, II, 4; III, 5. — 4. *Anab.*, III, 4.

Le Kalach assyrien, aujourd'hui Nimroud, dont le monticule fut la résidence d'une partie des monarques assyriens les plus fameux de différentes époques, se trouve à l'Est du Tigre, tout près du fleuve[1] et à peu près à la même latitude que l'embouchure du Ghazir dans le Zab, un peu plus au Sud cependant. La distance voulue, d'après le récit de Xénophon, concorde assez bien avec celle du point de départ des Grecs jusqu'à Nimroud, tandis qu'elle serait insuffisante pour les ruines de Ninive. Il est vrai, le nom tout pélasgique de Larissa est totalement étranger à l'archéologie ninivite; mais il est possible que Nimroud ait été colonisé par des Aryas de Médie, après la chute définitive de l'empire assyrien : Ptolémée (VI, 2) cite une ville de Larassa dans ce dernier pays ; on ne peut d'ailleurs songer à Elassar qui était beaucoup plus au Sud et que nous avons identifié à Kaenae : les monuments de Nimroud sont aussi nombreux que magnifiques, et les textes cunéiformes qu'ils renferment sont unanimes à donner à ce lieu le nom de Kalach[2]. Quant à Selamiyeh, qui en est très-voisin et situé aussi sur le Tigre, il s'en faut de moitié que son enceinte atteigne au pourtour indiqué par l'*Anabase* comme étant celui de Larissa. A Nimroud, au contraire, outre qu'on remarque une pyramide à étages de 49 mètres de côté (environ 160 pieds grecs), ayant *encore* 40 mètres de haut[3], des pierres de taille sont employées dans sa construction; l'enceinte de la ville elle-même, enceinte qui subsiste en entier, est un hexagone irrégulier contenant une surface de 300 hectares ; les côtés Ouest et Sud-Ouest ont quatorze à quinze cents mètres de longueur[4]. Si les autres avaient à peu près la même étendue, le total irait à neuf kilomètres ; et les chiffres de Xénophon n'en donnent pas plus de onze. Ainsi ce qui manque effectivement aux autres côtés pour atteindre la même longueur est peu considérable[5]; il peut être suppléé par l'addition du monticule des palais, car il était relié à la ville par des fortifications[6]. Mais ce qui n'est pas moins décisif, c'est la distance énoncée ensuite par Xénophon. Il n'y a *pas un kilomètre à corriger* pour identifier

1. A deux kilomètres, mais M. Oppert (*Expéd. en Mésopot.*, I, 308) fait observer qu'il touchait autrefois Kalach, et qu'on voit encore son ancien lit.
2. V. Oppert, p. 308-49.
3. Au côté N.-O. de la plate-forme (Ibid., p. 310).
4. Ibid., p. 308.
5. Voy. le plan de Nimroud dans Layard (Édit. de 1867, p. 393).
6. Voy. Layard, ibid.

les six parasanges qui séparaient Larissa de Mespila avec les 34 kilomètres comptés par M. Oppert, des ruines de Nimroud à celles de la cité royale de Ninive.

Je dis la *cité royale*, c'est-à-dire la ville relevée par Sennachérib, celle qui entoure le monticule de Koyoundjik, et non pas l'ancienne ville qui s'appuyait, dit-on, aux monticules de Khorsabad, de Karamlès et de Nimroud. Il est vrai, loin d'avoir six parasanges de tour (les manuscrits sont unanimes), c'est-à-dire 33 kilomètres, la cité royale ne mesure pas une enceinte de plus d'un myriamètre[1]; mais Khorsabad ayant été construit par le père de Sennachérib, il est probable que l'intervalle entre ce point et le Tigre (la partie septentrionale de l'ancienne Ninive) s'y était trouvé réuni sous les derniers Sargonides. Or, ce pourtour peut bien être évalué à six doubles-parasanges ou parasanges de grande mesure, dans le système métrique des Assyriens. Il est d'ailleurs manifeste que les ruines de Ninive peuvent seules, dans cette contrée, correspondre au développement énorme énoncé par Xénophon. Si le nom de Maspila ne représente rien dans l'archéologie assyrienne, ceux de Louqsor et de Karnak ne correspondent pas davantage aux noms topographiques de l'ancienne Égypte; et, au temps de Xénophon, Ninive, étant aussi bien ruinée que l'est aujourd'hui la ville aux cent portes, avait pu emprunter, dans le langage populaire des conquérants, le nom d'une bourgade voisine, peut-être d'une colonie de Mèdes. Quant aux substructions en pierres de taille, M. Botta ne les a pas retrouvées à Khorsabad[2], mais Xénophon a pu voir un revêtement en calcaire du pays donné aux assises en blocage de pierres irrégulières qui soutiennent les briques crues formant la muraille d'enceinte.

Pendant les cinq ou six journées suivantes, les Grecs continuèrent à remonter vers le Nord, en suivant le Tigre de plus ou moins près, sans accidents de terrain bien remarquables; seulement la cinquième marche fut signalée par la rencontre d'une série de hauteurs, et, quelque temps après, la route se trouva étroitement resserrée entre les montagnes et le Tigre[3]. M. Layard[4] pense que l'armée suivait la route moderne des caravanes et que les collines dont parle Xénophon étaient celles qu'on voit aux

1. Oppert, I, 291.
2. *Monument de Ninive*, chap. III. — Détails divers.
3. *Anab.*, III, 4-5.
4. *Ubi supra*, p. 61. — Cf. Ritter, p. 704.

environs de Zakko ; elles font partie d'une chaîne convergente avec le Tigre, et qui le rejoint presque, un peu plus haut, vers l'embouchure du Khabour [1], rivière guéable, quoique non sans peine. La distance de Zakko (ou Sakhou) à Mossoul correspond d'ailleurs assez bien à l'espace parcouru en cinq jours depuis les ruines de Ninive, c'est-à-dire environ 25 parasanges ou 750 stades (139 kil. 250). Or, mesuré sur la carte de M. Layard, cet itinéraire représente environ 80 milles anglais, 12 à 13 myriamètres [2]. Quant à la route resserrée entre les montagnes et le fleuve, il semble que les Grecs l'aient trouvée dès le lendemain de leur passage près de Zakko ; Xénophon ne dit pas précisément quand ni pour combien de temps ils s'y engagèrent, mais il est facile de reconnaître, avec Ritter, que la position de Djezireh-ibn-Omar, par 37° 12' 30" de latitude Nord, à trois journées du pas de Zakko, est le point où la rive du fleuve, étroitement resserrée par les rochers, cesse de présenter une route praticable, et où, par conséquent, les Grecs s'en éloignèrent pour se jeter dans la montagne [3].

3. — *Les monts Carduques et l'Arménie.* — Les montagnes où les Dix-Mille s'engagèrent étaient celles des Karduques, c'est-à-dire des Kurdes [4]. Les hostilités des habitants contre eux commencèrent dès les premiers pas que l'expédition fit dans ce pays, aux environs de Fyndyk ou Funduk, selon Layard [5]. La ville de Findyk se trouve à une quinzaine de lieues au Nord-Ouest de l'embouchure du Khabour ; mais l'armée n'alla pas aussi loin avant de s'éloigner du fleuve, car Djezireh-ibn-Omar est environ à moitié de chemin de là au confluent. Il résulte des observations de MM. Ainsworth [6] et Koch [7], rapprochées du texte de Xénophon, que les Grecs s'engagèrent dans la chaîne du Djebel-Djudi par la vallée de Mar-Yuhannah (très-peu au-dessous de Djezireh), vallée que l'auteur grec (Anab., IV, 1) appelle une plaine et par laquelle la montagne est accessible, tandis qu'elle

1. Voyez sa carte. — Cette chaîne est appelée Ghara-Dagh par Andriveau-Goujon.
2. P. 705.
3. *Anab.*, IV, I.
4. *Anab.* IV. 1 — Ritter, *As. occ.* III, p. 517.
5. Edit. de 1853, p. 62.
6. *Travels*, etc., p. 153.
7. *Der Zug*, etc., p. 72. La différence énorme entre les évaluations de la hauteur que les deux voyageurs attribuent, en cet endroit au Djebel-Djudid tient sans doute à ce que l'un parle de l'altitude et l'autre de l'élévation au-dessus du Tigre.

ne l'est pas par le bord même du fleuve. Le chemin praticable aux bêtes de somme, et qui fut successivement, sur divers points, défendu des hauteurs qui le dominent, bien que la plus difficile à enlever ait été abandonnée sans combat, est, dit l'auteur de *Nineveh and Babylon*, la route des caravanes, qui se dirige au Nord vers Bitlis, tandis qu'une autre se dirige à l'Ouest vers Diarbekir par la plaine de Kherzan, pour gagner ensuite Kharput, en franchissant des passages bien connus. Quant à la plaine que traverse la branche orientale du Tigre, elle n'était qu'à 300 stades de Funduk, en ligne directe, mais les montagnes qui en séparaient les Grecs étaient impraticables dans cette saison [1]. M. Ainsworth pense que l'armée était arrivée à l'emplacement de Fenik, la Phœnica d'Ammien-Marcellin, ville qui paraît n'avoir pas existé au temps de Xénophon, et que de là, suivant le seul chemin que, dans tous les temps, ait permis la nature des lieux, puisque la rive du fleuve est de nouveau et plus complétement encore barrée par des hauteurs à pic, elle franchit le ravin du Zawiyah, au seul endroit où les murs de rochers qui le bordent laissent un passage. Le lendemain, on gravit les montagnes de Finduk, dans lesquelles la route serpente, en suivant différents passages, toujours étroits, comme le dit Xénophon. M. Ainsworth fait camper les Grecs au village de Kuwarro, un peu au delà de Finduk, d'où ils pouvaient voir la vallée du Tigre presque entièrement fermée près de Chalek; aussi n'y rentrèrent-ils point : ils tournèrent ce massif par l'Est [2]. Ils eurent encore (Anab. IV, 2) à forcer un passage en occupant les hauteurs qui le dominent, tout près du Tigre, au Nord de Chalek (Tchelik), selon M. Ainsworth (p. 166). Quant au voyageur allemand, il n'admet pas qu'après leur entrée dans la vallée de Mar-Yuyannah ils se soient maintenus si près du fleuve ; selon lui, ils suivirent la route de Sert, la plus facile et aujourd'hui encore la plus fréquentée.

Il est impossible de mesurer directement l'itinéraire parcouru en sept jours, dans ces chemins difficiles et disputés, mais, après le récit des combats, nous trouvons les Grecs dans une plaine au bord du Kentrite, rivière large de deux plèthres, qui séparait le pays des Karduques de l'Arménie ; elle se trouve, dit Xénophon, à *six ou sept stades des monts Karduques* [3].

Le Kentrite n'est autre chose, dit M. Layard, que le Tigre

1. Ibid., 62-3.
2. Voir Ainsworth, p. 155-8 et 163-4.
3. *Anab.* IV, 2-3.

oriental, c'est-à-dire le cours d'eau formé par les trois affluents de Bitlis, de Sert et de Bohtan, mais ceci demande un mot d'éclaircissement. On peut bien admettre que, comme le pense le docte voyageur, le gué franchi par les Grecs est celui qui se trouve peu au-dessus de Tilleh, c'est-à-dire de la ville près de laquelle le fleuve formé de ces trois rivières rejoint le Tigre proprement dit; mais ce n'est pas la courte vallée qu'elles arrosent après leur réunion qui pouvait *limiter* l'Arménie au Sud : c'est bien certainement la rivière de Sert, de beaucoup la plus longue des trois, en y comprenant son affluent le Bohtan, qui en continue la direction; en un mot, celle qui coule de l'Est à l'Ouest, au Sud du grand lac de Van[1]. C'est bien celle que M. Ainsworth désigne avec assurance comme le Kentrite et appelle le Buhtan-tchaï, en donnant à l'ensemble le nom de sa partie la plus orientale qui arrose le district de Buhtan (ou Boktan sur la carte de M. Layard). Les distances et la largeur de la rivière correspondent parfaitement, dit-il, aux données de Xénophon[2]. Quant à l'endroit précis du passage, les voyageurs n'osent se prononcer ; seulement Ainsworth fait observer[3] que ce ne peut être au-dessous du point nommé Janiminiyah, où la rivière est bordée de collines, attendu qu'après cet endroit elle n'est guéable nulle part ; parmi les routes possibles au-dessus, il pense naturellement à la route actuelle de Sert, qui lui paraît fort ancienne, mais l'étendue et la dimension de la plaine ne concordent pas avec le récit de l'Anabase[4]. Ici encore, M. Koch, conséquent avec lui-même et se rappelant la direction qu'il attribue aux marches précédentes, reporte l'itinéraire des Grecs un peu plus à l'Est, un peu plus loin du Tigre que n'avait fait son prédécesseur[5]. Celui-ci inclinait pour un gué voisin de Janiminiyah, sur la route de Redwan, dans le voisinage du Tigre. Le voyageur allemand juge au contraire qu'il ne faut pas chercher ce lieu du passage au-dessous du confluent entre les rivières de Sert et de Bitlis[6], mais bien au-dessus, à deux ou trois heures

1. Cf. *Anab.*, IV, 3 et Layard *ubi supra*, p. 63. Voy. aussi la carte en quatre feuilles de l'Arménie et de la Mésopotamie, par Kiepert, 1854.

2. Voy. *Travels*, etc., p. 166. —Voy. aussi Koch, p. 78, et Grote, Append. au chap. LXX de son *Histoire de la Grèce* (init.).

3. P. 169.

4. P. 170.

5. *Der Zug*, etc., p. 78-9.

6. Kentrites et Arsenias, Bohten-tchaï et Charsen-su (Voy. Ainsw., 167, Koch, 78, 82.

seulement de la première de ces villes. Le volume d'eau étant moindre, le passage est là plus facile, et c'est là que la route de Mossul passe de la rive gauche à la rive droite du Bohtan-tchaï; d'ailleurs, ajoute l'auteur, Xénophon, en cet endroit de son récit, ne parle nullement du Tigre.

Au-delà de ce cours d'eau, l'armée traversa, durant une marche, de *cinq parasanges*, la *plaine arménienne* et quelques *hauteurs de facile accès*. On trouva, pour la couchée, un grand village bien pourvu de vivres, résidence d'un satrape; puis deux marches, formant *dix parasanges*, conduisirent les Grecs aux *sources du Tigre* qu'ils *dépassèrent* (ὑπερῆλθον), et *quinze parasanges* de plus les amenèrent à la *petite rivière de Télébpas*[1]. Voilà bien des problèmes en quelques lignes.

Assurément les sources du Tigre dont parle ici Xénophon ne sont point les sources véritables, celles du fleuve qui passe auprès d'Amide. En supposant même, avec M. Layard, et contrairement aux raisonnements de M. Koch que nous venons de résumer, que le gué du Kentritis fût celui de Tilleh (et c'est, vers l'Ouest, l'extrême limite possible), quinze parasanges, même en ligne directe, ce qu'on n'admettra certainement pas, dans ce pays coupé de montagnes, seraient loin de suffire pour mesurer cet itinéraire[2]. Mais, entre Amide (Diarbekr) et le confluent du Tigre oriental, le fleuve reçoit divers affluents provenant du même groupe de montagnes que lui, groupe que l'Euphrate supérieur contourne au Nord et à l'Ouest. L'un d'eux, le Nymphus de Kiepert (Batman-su), est assez considérable pour avoir été regardé aisément comme le Tigre lui-même; sa source est encore à bien plus de quinze parasanges de Tilleh; mais la rivière un peu plus orientale, près de laquelle on bâtit plus tard Tigranocerte (le Jezidchane-su) convient parfaitement aux chiffres de *l'Anabase*; le terrain qui sépare son cours de Tilleh est presque tout en plaine, et, de plus, sa situation explique le passage suivant. En effet, l'armée avait dû passer l'Arsanias sur le pont de la route de commerce qui conduit de Sert à Diarbekr, et avait traversé un pays assez plat, comme le dit Xénophon, mais se trouvait arrêtée maintenant par des montagnes trop hautes pour être franchies, du moins dans la saison des neiges (cf. chap. 4 et 5)[3]. Les Grecs purent donc

1. *Anab.*, IV-4.
2. Voy. la 3e carte de *l'Atlas antiquus* de Kiepert (Asia anterior).
3. Le Kharzan-Dagh (10,000 pieds) au N.-O., et à quelque distance au N. la chaîne de l'Antogh-Dagh.

fort bien tourner à l'Est, et arriver, précisément après avoir parcouru quatre ou cinq cents stades[1], jusqu'aux bords de la rivière de Bitlis, dans laquelle M. Layard reconnaît le Téléboas. Il fait d'ailleurs observer que Xénophon ne dit pas l'avoir franchi, et il en conclut que l'armée grecque dut y arriver par l'Ouest, c'est-à-dire par la rive droite, en suivant un itinéraire à peu près semblable à celui qu'il parcourut lui-même et dans le même espace de temps, quoique en sens inverse[2] M. Koch, qui, nous l'avons vu, a conduit les Grecs dans le canton de Sert, leur fait suivre la route de Sert à Bitlis, *bien que le terrain ne soit pas*, dit-il, *aussi plat, ni les pentes aussi douces* que le disait Xénophon. Pour lui (p. 82), le Tigre (supérieur) de Xénophon c'est la rivière de Bitlis elle-même; et il se trouve réduit à faire du Téléboas un affluent de l'Euphrate; conséquence inadmissible, si l'on ne prend, comme l'auteur, le parti de *compter pour rien* en Arménie les chiffres de Xénophon (p. 84). Et M. Layard conduit, sans le vouloir, à cette identification du Tigre, car, avec la marche qu'il trace aux Dix-Mille (carte de 1867), les retenant toujours dans le voisinage du Bitlis-tchaï, on ne voit pas où ils auraient pu trouver la source d'un fleuve. Il est vrai qu'il compte les trente parasanges à partir de Tilleh, et qu'ayant mis trente-trois heures de caravane à venir là de Bitlis, il estime à la même mesure les six journées de Xénophon (Anab. IV). Quant à Ainsworth (p. 171-2), il place le Téléboas au Nord des monts Niphates; il croit que c'est le Kara-su, affluent du Mourad (Euphrate oriental). C'est toujours son système de compter les distances *à vol d'oiseau*, sans tenir compte des obstacles.

Nous ne devons avoir nulle répugnance à écarter des opinions si peu vraisemblables. Nous ne pouvons admettre ni que Xénophon ait compté de longues distances à vol d'oiseau, surtout en Arménie, ni qu'il ait mis bout à bout des courses vagabondes faites (par des éclaireurs sans doute) pour fouiller des villages, comme le croit M. Strecker[3], et comme le dit clairement M. Koch[4]. Mais les motifs allégués par ce dernier, pour établir que Xénophon a dû passer la rivière de Sert avant sa jonction avec celle de Bitlis, ne sont pas sans valeur : seulement ils ne

1. Sur le plateau qui s'étend dans la direction S.-O. au pied de l'Autogh.
2. Layard, *ubi supra*, p. 63-4; seulement il reconnaît que les Grecs firent un détour vers l'Ouest pour se procurer des vivres.
3. *Beitræge zur geogr. Erklærung des Rückzuges der Zehntausend durch das Armen. Hochland*, p. 4. — Berlin. 1870.
4. P. 84-85.

doivent pas déranger l'ensemble de nos raisonnements. Si en effet, comme cela est fort possible, la route des caravanes était, au temps des Dix-Mille, ce qu'elle est aujourd'hui, les Grecs ont pu la suivre après le passage du Kentrite; ils auront alors passé le Bitlis-tchaï sur un pont et pénétré ainsi dans les plaines dont nous parlions tout à l'heure sans trouver d'obstacle qui méritât une mention du narrateur. Remarquons encore que Xénophon dit bien avoir *dépassé* ce qu'il nomme les sources du Tigre, mais non les avoir *traversées*. En atteignant le plateau de Choith, au pied de l'Antogh, les Grecs exécutèrent, par rapport à ces sources, un mouvement très-exactement rendu par le mot ὑπερῆλθον.

Le Téléboas fut rencontré, dit M. Layard, probablement à peu près là où est Bitlis (par 38° 20' de latitude), où il mérite bien l'épithèthe de beau[1]. C'est effectivement dans la partie la plus rapprochée du lac de Van que les Grecs durent le retrouver, puisqu'ils avaient fait quinze parasanges depuis les prétendues sources du Tigre. Notons d'ailleurs que, comme nous l'avons vu plus haut, les parasanges pouvaient être moins longs en pays de montagnes; à mesure que les Grecs pénétreront dans des contrées plus difficiles, il faudra donner plus de portée à cette observation.

A trente parasanges de là, l'Euphrate fut passé à gué[2], après que les Grecs eurent franchi à mi-chemin un défilé des plus faciles à défendre. Les sources du fleuve n'étaient pas éloignées, disait-on, du lieu où l'armée le franchit. Il n'y a pas d'exagération à réduire d'un quart le nombre des stades de Xénophon, même en mesurant par fractions correspondant à 5 minutes de latitude (9 kil. 25), pour suivre la voie indiquée par la grande carte de Kiepert, voie qui, partant de la position de Bitlis, laisse à droite les principales crêtes des monts Niphates. Elle franchit le contrefort qui s'en détache pour contourner le lac de Van au Nord et Nord-Ouest. C'est là sans doute, à trois ou quatre cents stades du lieu où ils avaient vu le Téléboas, que les Grecs trouvèrent le passage dont on leur avait signalé les périls. Evidemment la marche était bien embarrassée dans un tel pays et une telle saison : immédiatement après avoir passé le fleuve, l'armée enfonçait dans une neige d'une orgyie (plus d'un mètre[3]), et ils en avaient trouvé avant d'arriver au fleuve[4].

1. Que lui donne Xénophon οὗτος δ'ἦν καλὸς μέν, μέγας δ'οὐ (*Anab.* IV 4). L'auteur ajoute : Ὁ δὲ τόπος οὗτος Αρμενία ἐκαλεῖτο ἡ πρὸς ἑσπέραν.

2. *Anab.*, IV, 4-5.

3. *Anab.* IV, 5. — 4. Ibid. 4.

En s'éloignant de la rivière de Bitlis, l'armée avait dû s'avancer sur le plateau de Tschukur. En admettant qu'ils eussent tourné vers le Nord, par le village de Rahna, à l'extrémité orientale du plateau de Choith, les Grecs se trouvèrent, à environ dix parasanges plus loin, en ligne directe, à l'entrée d'un plateau plus élevé, où ils purent se dire qu'ils quittaient la plaine (τῇ ὑπερβολῇ τοῦ ὄρους) pour gravir un escarpement. C'était le plateau comprenant les cantons de Schadach et de Harkh, au milieu duquel s'élève la petite chaîne du Belidjun-Dagh[1], et que la route du Sud escalade entre cette chaîne et le petit lac de Nazyk[2]. L'armée, qui avait certainement évité la croupe du Nimrud-Dagh et cherché des villages pour se mettre la nuit à l'abri de la neige, avait dû parcourir les quinze parasanges *effectifs* dont parle l'auteur, avant d'atteindre cet étroit sentier de la montagne, où elle devait, selon l'avis d'un prisonnier, avoir à combattre les troupes de Tiribaze[3]. Au moyen de ce détour, ces quinze parasanges sont faciles à mesurer au compas entre Rahna et l'escarpement du plateau, dans le voisinage du lac.

A une dizaine de parasanges de là[4], en suivant la route moderne, on se trouve à Karagheul sur le Mourad-tchaï, c'est-à-dire sur l'ancien Arsine ou l'Euphrate oriental; Xénophon, qui n'a pas rencontré l'autre branche supérieure du fleuve, l'appelle simplement *l'Euphrate*[5]; il fut passé à gué. On dit aux Grecs que les sources n'en étaient pas éloignées : en ligne directe, il y aurait à peu près 140 kilomètres à partir de ce point, identique sans doute au Karaghal de Layard, « où la grande route de l'Arménie septentrionale traverse l'Euphrate[6]. »

C'est aussi vers Liz, un peu en deçà de ce point que M. Ainsworth ramène les Dix-Mille, après avoir, par une invraisemblance bien forte, confondu le Téléboas avec le Kara-su[7], c'est-à-dire

1. Voy. la grande carte de Kiepert.

2. Le Bilet-schau de Koch (p. 86), qui ne lui donne qu'une hauteur médiocre.

3. *Anab.*, IV, 4.

4. Xénophon dit quinze (V, 5) en tenant compte des détours et probablement aussi d'un petit farsang des pays de montagnes : on se rappelle que, de notre temps, il est inférieur d'un quart à celui des plaines.

5. M. Saint-Martin, dans sa *Description de la Grande Arménie* (v. infra), dit que les Arméniens considèrent le Mourad comme le véritable Euphrate.

6. *Ubi supra*, p. 64-5.

7. *Ubi supra*, p. 173.

avec cet affluent de gauche du Mourad, qui longe au Nord la chaîne de l'Antogh. Il faudrait donc, pour que l'armée l'eût rencontré en quittant les « sources du Tigre, » ou qu'elle eût escaladé cette chaîne, d'une altitude considérable, sans que Xénophon eût mentionné un fait de cette importance, ou qu'elle l'eût franchie par la gorge qui se trouve au Nord du pic de Sir-Sira[1]. Mais, dans ce cas même, on se trouve en face d'une grave difficulté : celle d'expliquer pourquoi l'armée eût pris alors la direction Nord-Est, au lieu de suivre, le long du Kara-su, en deçà de la rivière et à la descente des montagnes, la route de Bitlis à Erzerum. Elle aurait ainsi trouvé le Kara-su facilement guéable auprès de la ville actuelle de Musch, à très-peu d'heures de l'Euphrate, dont le confluent n'est pas éloigné[2]. De plus, Xénophon note *trente* parasanges du Téléboas au lieu où l'armée passa l'Euphrate; mais M. Ainsworth reporte ce dernier point jusqu'à Mélazgherd, au-dessus du confluent de la rivière de Chynys, attendu, dit-il, que, plus bas, le Mourad n'est pas guéable. Il y a réellement une route conduisant depuis le bord du Kara-su, en face du défilé, jusqu'à la ville de Mélazgherd, route qui franchit le Belidjun-Dagh; et l'ennemi aurait pu se poster là pour attendre les Dix-Mille; mais cette route, presque rectiligne, ne représente en tout qu'une quinzaine de parasanges et non pas trente, que Xénophon a comptés du Téléboas à l'Euphrate; une réduction de moitié serait bien forte dans de pareilles conditions.

M. Koch identifie aussi le Téléboas avec le Kara-su; mais il écarte le fait d'une marche des Grecs par le plateau accidenté que dominent les monts Charzan (vers les sources du Yezid-châneh), et par la vallée de Chuit-Kaleh; il l'écarte, non comme impossible, mais comme invraisemblable, à cause des difficultés du terrain et surtout parce que l'armée eût mis à atteindre le Téléboas plus de temps que ne le dit Xénophon[3]. Il reconnaît d'ailleurs hautement que cette voie devait la conduire vers le confluent du Kara-su et du Mourad. Selon lui, les Dix-Mille ont suivi d'abord (depuis la rivière de Sert) la route orientale, celle qui conduit à Bitlis; arrivés près du lac de Van, ils ont marché au Nord à

1. Celle que traverse un affluent du Kara-su, le même sans doute que M. Koch appelle Chuith-Kaleh.

2. Ce canton est décrit dans le *Journal of the Royal Geogr. Society*, par M. James Brant, consul d'Angleterre à Erzerum, qui l'a parcouru en 1838 (T. X. 1841, p. 347-9).

3. *Der Zug*, etc., p. 82-3.

travers le Tschukur, le district aux nombreux villages[1]. C'est, pour cette dernière partie de l'itinéraire, la conclusion que j'ai adoptée, n'ayant pu, d'ailleurs, en présence du texte grec, conduire l'armée directement de Sert à Bitlis; mais on ne voit pas très-bien comment, en suivant cette direction, les troupes auraient pu trouver le Kara-su, qu'il faut, dans ce cas comme dans l'autre, renoncer à identifier avec le Téléboas.

Comment donc l'auteur a-t-il pu le penser? C'est que, se mettant en contradiction avec le texte, il mène les Grecs à travers le Tschukur, non, comme le dit Xénophon, vers les passages des montagnes qui le traversent, mais vers la plaine de Musch[2], les faisant ainsi tourner assez brusquement à l'Ouest et leur faisant passer l'Euphrate non loin du lieu où l'a passé M. Briant. En suivant cette voie, les Grecs n'auraient franchi aucune montagne jusqu'à l'Euphrate : le Tschukur, parcouru dans la direction du Kara-su, offre l'aspect d'un plateau bas et uni.

C'est surtout à l'occasion de ce passage qu'il faut remarquer combien l'auteur se trompe, quand il refuse absolument de tenir compte des distances notées par l'Anabase, du moins pour cette région. Xénophon, en effet, dit expressément que, dans les *trois premiers jours* après le passage du fleuve, il n'a fait *en tout* que *cinq parasanges,* à cause de l'épaisseur de la neige[3], distinguant ainsi très-bien, quoi qu'en dise M. Koch[4], la mesure du temps de celle de l'espace. Il faut même observer que, depuis ce moment jusqu'à son arrivée au bord de ce qu'il nomme le Phase (v. au § suivant), l'auteur grec, s'il note exactement les *jours* de marche, se tait sur les *distances*. Il a donc su tenir compte, dans ses chiffres, des difficultés du terrain[5] et des irrégularités de la marche. Or M. Koch reconnaît[6] qu'en s'appuyant sur ses chiffres, quand il en donne, il faut admettre l'itinéraire qui, contournant le Nimrud-Dagh, couvert de neiges perpétuelles, et franchissant la hauteur peu redoutable du Biletschau[7], conduit dans le district de Bulanyk, c'est-à-dire au lieu

1. *Der Zug*, etc., p. 84.
2. Ibid., p. 86.
3. *Anab.*, IV, 5. Πεδίου σταθμούς τρεῖς, παρασάγγας πέντε.
4. *Der Zug*, etc., p. 84-5.
5. Tout spécialement grandes entre Melazgherd et Khanus (Chynys), comme le fait observer M. Ainsworth, p. 177.
6. P. 85-6.
7. Du Belidjun, ou plutôt du plateau qu'il domine.

que j'ai proposé pour le passage de l'Euphrate, d'accord avec M. Layard et à peu près avec M. Ainsworth.

On ne doit pas oublier cette circonstance que les Grecs passèrent l'Euphrate ayant de l'eau jusqu'à mi-corps. M. Koch en conclut que les sources du fleuve étaient plus éloignées que ne paraît le croire Xénophon, et il va même, un peu plus loin, jusqu'à douter si c'est bien l'Euphrate lui-même que l'auteur désigne en cet endroit[1]. Ce sont là des difficultés imaginaires ou exagérées. M. Ainsworth[2], qui a aussi parcouru les lieux, soutient au contraire, nous l'avons vu, qu'il faut aller jusque vers Melazgherd pour que le Mourad soit guéable : il est certain d'ailleurs que M. Brant lui donne 70 yards de large au-dessous du confluent du Tscharbuhur[3], et un peu plus bas, sur la route de Musch, environ 200 pas[4]. Tout doit dépendre des saisons : M. Koch l'a trouvé guéable en octobre, au-dessous du confluent du Kara-su; mais les Grecs arrivèrent là au temps des neiges. L'été est sec et chaud en Arménie[5], et M. Briant nous apprend que l'hiver est moins long sur le Mourad qu'à Erzerum[6]. On conçoit donc que l'eau puisse encore être basse vers Musch en octobre, et qu'en novembre elle soit passablement haute vers Karagheul. M. Strecker (ubi infra, p. 5) nie d'ailleurs qu'elle dût être gelée au commencement de décembre.

L'auteur du *Zug der Zehntausend*, au contraire, persuadé que ce passage a eu lieu beaucoup plus à l'Ouest, croit que la plaine où une neige amoncelée imposait une marche si lente, et où le vent du Nord soufflait au visage des soldats, est la vallée du Tscharbuhur, affluent de droite du Mourad; et il se croit d'autant plus en droit de reporter dans cette direction la marche des Grecs, qu'il pense reconnaître une source d'eau chaude, signalée par Xénophon, dans celle que lui-même a trouvée près du village de Baskan (ou Baschkend), à l'O.-N.-O. de Gumgum, lieu où se termine cette petite vallée : c'est, dit-il, la seule source chaude que l'on trouve au Sud de la chaîne du Bingheul-Dagh[7]. Cette affirmation négative, s'il est permis de parler ainsi, me paraît bien peu décisive dans une contrée dont la topographie

1. *Der Zug*, etc., p. 91.
2. *Travels*, etc., p. 176.
3. *Ubi supra*, p. 347.
4. Ibid., p. 349.
5. Spiegel, Eranische Alterth, p. 139.
6. *Ubi supra*, 348.
7. *Der Zug*, etc., p. 90, 93.

est nécessairement imparfaite et qui, au Nord de la montagne, mais à peu de distance de là, contient des sources chaudes en abondance[1]. Il y a plus : sur le versant méridional lui-même, M. Strecker[2] signale expressément une source chaude, qu'il identifie à celle de Xénophon, et qui est située à Hatschigan, dans le district de Tschabagdjur, au-dessous du confluent du Kara-su. Il m'est du reste impossible de suivre la dissertation de ce voyageur. Elle est, en effet, tout entière fondée sur l'idée fausse et impossible que les Grecs se sont constamment maintenus à l'Ouest de la route de Trébizonde par Erzerum, idée que Kiepert réfute nettement dans son appendice[3].

Si maintenant Xénophon fait entendre que ses marches furent exceptionnellement lentes après le passage de l'Euphrate; si les Grecs s'étaient procuré, le huitième jour, un guide dont le départ précipité les laissa dans l'embarras[4], il est à croire que l'armée suivait alors, non la route bien tracée qui conduit de Musch à Erzerum par Chynys, mais plutôt une route oblique, dans cette contrée difficile et sans voie de communication régulière qui sépare Chynys de Melazgherd ou de Karagheul par le plateau du Chamur[5]. Ce récit de Xénophon s'accorde avec l'affirmation de M. Ainsworth, que le chemin est très-difficile de Melazgherd à Khanus (Chynys) ; et celui-ci fait remarquer que la description d'un village arménien du haut pays, dans l'Anabase, est en parfait rapport avec ce qu'il a observé lui-même[6]. M. Koch[7] signale aussi, dans le canton de Schadak, à gauche du Mourad, les habitations souterraines dont parle l'auteur grec[8]; à plus forte raison devaient-elles se retrouver dans un pays plus septentrional et plus élevé, puisque le but des habitants était manifestement de se garantir du froid, dont les Grecs eurent fort à souffrir. De plus, le passage de l'Euphrate par l'armée, dans le district proposé par M. Koch, est en contradiction avec le rapport fait aux Grecs par les indigènes, que les sources n'en étaient pas

1. Voy. le récit de M. Brant, *Journal of the R. G. S.* 1841, p. 342.
2. *Beitræge zur geogr. Erkl. des Ruckzuges des Zehntausend durch Arm. Hochl.*, p. 6.
3. Voy. surtout p. 22. Voy. d'ailleurs, aux p. 11-12 de M. Strecker, son embarras en face du texte de Xénophon.
4. *Anab.*, IV, 5-6.
5. Voy. la grande carte de Kiepert.
6. *Travels*, etc., p. 177-8.
7. *Der Zug*, etc., p. 94, cf. 90.
8. *Anab.*, IV, 5.

éloignées. Du reste, il est manifeste que les Dix-Mille ont passé la chaîne du Bingheul-Dagh, l'Abus des anciens, au défilé que suit la route d'Erzerum à Musch et Bitlis. La nature des lieux l'indique : c'est la voie ouverte à toutes les époques pour franchir cette chaîne énorme qu'une armée ne saurait songer à escalader.

4. *Marches dans les versants de la Caspienne et de l'Euxin.* — Nous devons donc admettre, d'après l'inspection de la carte comme par la concordance des résultats auxquels conduisent les études des savants voyageurs [1], que les Dix-Mille ont passé le Bingheul-Dagh, près et au Nord de Chynys, au défilé qui sépare les villages d'Aghwerân et de Kullu ou Koi-li ; près du second se voient encore des ruines [2]. Mais quelle route prit l'armée en s'éloignant de là?

On voit, par le récit de l'Anabase [3], que, le onzième jour après le passage de l'Euphrate, les Dix-Mille atteignirent un fleuve que Xénophon appelle le Phase, mais dans lequel on doit reconnaître, sans aucune hésitation, l'Araxe supérieur, lequel conserve encore aujourd'hui, dans le pays même, le nom de Pasin-su, le pays qu'il traverse étant appelé Pasin [4]: Xénophon en nomme les habitants Φασιανοί. Les Grecs suivirent le cours de ce fleuve pendant sept jours, faisant chaque jour cinq parasanges [5]. Les considérations précédentes ne laissent pas douter que l'armée le rencontra vers le coude qui se trouve à très-peu de distance du défilé. Xénophon ajoute que le fleuve a dans ce pays un plèthre (100 pieds) de largeur. Or M. Spiegel nous apprend qu'il a déjà cinquante à soixante pas de large *avant* d'avoir reçu le Kale-su [6], rivière qui vient des environs d'Erzerum et rejoint le Pasin à la latitude de cette ville, là où celui-ci reprend la direction de

1. Je dis auxquels *conduisent* leurs études, car M. Ainsworth (v. p. 179-180), s'obstinant à attribuer aux Grecs de longues journées à vol d'oiseau, ne leur fait rejoindre l'Araxe que beaucoup plus loin et les conduit à travers les hautes terres dénudées qui séparent les deux bassins, c'est-à-dire apparemment à travers les steppes de Torly et de Karajazy. Cette hypothèse nous donnerait, pour la marche sur l'Araxe, un écart incompréhensible ; nous verrons un peu plus loin ce qui a contribué à tromper le voyageur anglais.

2. Voyez la carte de Kiepert. M. Brant, qui a parcouru cette route du Nord au Sud, compte dix milles anglais d'un village à l'autre et place Koï-li à 5900 pieds au-dessus du niveau de la mer (p. 344).

3. L. IV, chap. 5-6.

4. Cf. la carte de Kiepert, son *Appendice* au travail de M. Strecker (v. infra), p. 22-3, Ainsworth, p. 179-180 et Koch, p. 99.

5. *Anab.*, IV, 6.

6. Erân., Alterth, p. 145.

l'Est ; et M. Kiepert [1] constate que le Pasin a 50 à 60 pas près de Külli, où l'a vu M. Brant, et 700 pas au pont de Tchobran-Kopru, dans la saison pluvieuse, plus de 300 dans la saison sèche. Les Grecs l'ont donc certainement rencontré dans sa partie supérieure. Des divergences plus graves encore que celles dont nous avons parlé se produisent entre MM. Koch et Ainsworth, quant à la direction suivie par les Grecs quand ils s'éloignèrent du fleuve ; mais d'abord pourquoi l'ont-ils suivi ? où l'ont-ils quitté ?

Ici nous devons, avant de passer outre, noter une petite liberté de M. Koch envers le récit de Xénophon. Il refuse d'abord d'admettre que les Grecs aient suivi l'Araxe pendant sept jours et surtout pendant 35 parasanges. Puis il consent, comme concession bénévole, à accorder sept petites marches jusqu'au voisinage de Mandjigherd, où ils pénétrèrent, dit-il, dans la vallée de Tusla-tschaï. Je ne demande pas à les conduire plus loin, mais je maintiens que, comptés sur la route fluviale, les 35 parasanges peuvent fort bien se trouver jusque-là. Les Grecs, continue M. Koch, durent remonter cette vallée pendant six ou sept heures et franchir, par une passe facile, la ligne des hauteurs qui sépare le Passin de la branche orientale de l'Araxe [3] : c'est apparemment la rivière de Kars que l'auteur désigne ainsi. Il considère le Gyhertschileh ou Kiredjli-Dagh comme la limite des Phasiens et des Taoques [4] ; c'est effectivement la ligne de partage entre le bassin du Passin et celui du Tchoruk, où se trouve la province de Taïkh (v. infra) ; mais nous verrons bientôt que l'ancienne patrie des Taoques s'étendait davantage.

En rejoignant l'Araxe au moment où ce fleuve commence à se diriger *vers le Nord*, les Grecs furent naturellement conduits à choisir cette vallée comme un chemin facile, les conduisant dans la direction où ils voulaient aller. Il est vrai qu'à une quinzaine de parasanges plus bas (et non à 35), il tourne de nouveau vers l'Est ; mais les Dix-Mille durent penser que c'était un écart temporaire ; quand ils s'aperçurent qu'il conserve cette direction, ils trouvèrent la route du Nord barrée par la série des contreforts du Kiretschlu-Dagh (ou Karghabazar) et de l'Akmezre-Dagh. A une vingtaine de parasanges du dernier coude, en tenant compte des

1. Append. à l'opuscule de M. Strecker, p. 25.
2. Au confluent du Hassan-Kale-su ; v. la carte de Kiepert.
3. *Der Zug*, etc., p. 99.
4. *Ibid.*, p. 100.

détours du fleuve, soit 35 en tout, on arrive au lieu où la route actuelle des caravanes, celle qui vient d'Erzeroum par la vallée du Hassan-Kalé, s'éloigne de l'Araxe pour prendre la direction du Nord-Est, c'est-à-dire celle de Kars, où elle conduit : c'est apparemment par là que se dirigea Xénophon. A peu de distance du fleuve, elle franchit la montagne à travers la partie Sud des Soghanly-Dagh[1]. Or l'écrivain grec nous apprend qu'après avoir quitté le fleuve, il a fait 10 parasanges avant de *descendre dans la plaine*. C'est à la sortie de ces montagnes que les Dix-Mille trouvèrent et battirent une armée composée de Phasiens, de Chalybes et de Taoques[2] ; à 30 parasanges plus loin, ils se trouvèrent dans le pays de ces derniers[3]. Qu'ils aient pris la route de droite ou celle de gauche, pour tourner ou franchir le Soghanly, ils ont dû effectivement faire, en pays de montagnes, huit à dix parasanges avant de se trouver dans la partie plate ou relativement basse de la province de Tochtin.

Mais nous sommes encore à près de 1,000 stades des Taoques, qu'il ne faut pas confondre avec les habitants de cette dernière province, malgré le rapprochement des noms. Ce n'est pas toutefois que celui des Taoques ait disparu en Arménie et que la nomenclature géographique de ce pays ne puisse ici, comme pour le pays du haut Araxe, éclairer l'interprétation du texte grec. Mais il faut convenir, avec M. Koch[4], que la géographie moderne a égaré en ce point le voyageur anglais son devancier. Celui-ci, toujours fidèle à son système des marches allongées, qui lui avait fait rencontrer l'Araxe par les Grecs beaucoup trop au Nord-Est, au Nord de l'Ararat, dit-il, et par conséquent vers Armavir, identifie maintenant le pays des Taoques avec ce qu'il nomme le Taochir en Géorgie, et place la rencontre de l'armée taoque et phasienne au passage du Kapan-Dagh[5]. En tenant compte des sept

1. Une autre route, qui s'éloigne de l'Araxe au moment où il fait une petite courbe vers le Sud, *tourne* cette chaîne au Sud-Est par le défilé qui la sépare du Karakûsch-Dagh, puis, inclinant au Nord, va rejoindre la première avant son arrivée à Kars. Elle paraît ainsi plus facile, mais moins usitée, car elle est tracée sur la carte de Kiepert comme simple voie de communication ; d'ailleurs, il semble que, pour en atteindre l'origine, les Grecs auraient dû faire plus de 35 parasanges en suivant les bords du fleuve ; peu importe, du reste, puisque les deux voies conduisent également au revers oriental du Soghanly.

2. *Anab.*, IV, 6.

3. *Ibid.*, 7.

4. *Der Zug*, etc., p. 101.

5. Ainsworth, p. 179 et 181. Le Taschir, portion de Somchethi, se trouve

journées pendant lesquelles les Grecs ont suivi le fleuve, il faudrait admettre qu'ils sont arrivés en Géorgie par le Karabagh ; mais tout ce raisonnement disparaît, abstraction faite même des invraisemblances ou des impossibilités que nous avons déduites, en présence de cette simple observation de M. Koch, que M. Ainsworth a mal lue dans Delisle, Taochir au lieu de Taschir, qui est le véritable nom du district cité de la province de Somchethi. Revenons donc à la réalité des faits, et cherchons, à partir du lieu où nous avons laissé l'armée, la direction et la distance qui doivent la conduire chez les véritables Taoques.

M. Saint-Martin, dans ses *Mémoires géographiques et historiques sur l'Arménie*[1] donne, sur cette province et sur la géographie comparée du pays occupé par cette population, des détails dont il faut d'abord se pénétrer pour raisonner avec connaissance de cause. « La province de Daïkh, dit-il, *était* coupée en tous sens par de hautes montagnes et arrosée par une grande quantité de rivières, qui *portent leurs eaux* dans la mer Noire par le fleuve Djorok et dans la mer Caspienne par le Kour. Elle est couverte de forêts et de jardins... La province de Daïkh, avant qu'elle eût été envahie par les Géorgiens, était partagée en huit petits cantons dont on peut voir la nomenclature dans une géographie attribuée à Moyse de Khoren (Goghp, Pertats-p'hor, Bardizats-p'hor, Djagasd, Poukha, Okhaghi, Azort, Ga-p'hor), et dont il est impossible de déterminer exactement la position, à l'exception de celui de Poukha, qui est la Bocche (les Boqhes) de Ptolémée[2]. La domination des Géorgiens a contribué puissamment à faire disparaître les anciennes dénominations... et à y introduire les noms géorgiens que nous trouvons sur nos cartes, tels que ceux de Bortchiskevi, Lignaniskevi, Atchara[3], Schaus-

à l'Est d'Alexandropol, presque à la longitude de Tiflis. V. la carte de Kiepert.

1. 1er vol. : Mémoire sur la géographie de l'Arménie; description de la grande Arménie, § 3, 2e partie.

2. Χώραι δὲ εἴσιν ἐν Αρμενίᾳ ἐν τῷ ἀπολαμβαμένῳ μεταξὺ Εὐφράτου καὶ Κύρου καὶ Αράξου ποταμοῦ τμήματι παρὰ τὰ Μοσχικά ὄρη. . . . ἡ Κοταρζηνή
Ὑπὲρ τοὺς καλουμένους Βόχας, παρὰ δὲ τὸν Κύρον ποτασμὸν ἥ τε Τωσαρηνή
Καὶ. . . . . ἡ Ωτηνή
Παρὰ δὲ τὸν Αράξην ποταμὸν . . . . ἥ τε Κολθηνή
Καὶ ὑπ' αὐτὴν . . . . ἡ Σοδουκηνή.

Et près du mont Paryarde, la Sirakène et la Sakapène (Ptol. Géogr. V, 13 § 9.

3. Sans doute l'Adjara, à l'extrémité Nord de l'Arménie; nous verrons plus loin qu'au temps de Xénophon ce district était probablement occupé par les Scythènes.

cheti, Eroscheti, Tahoskari, etc. » L'auteur pense que ce dernier nom est tiré de celui des Dahi, qui avaient, selon Ammien Marcellin, un établissement près de la mer Noire ; et il considère ce peuple comme identique aux Taoques de Xénophon (la gutturale aspirée pouvant être identifiée à l'aspirée simple). La province montueuse mais fertile de Koukarki borne le Daïkh à l'Est, et le Gouriel le borne au Nord.

Il résulte de ces témoignages que l'ancien Taïkh était bien plus étendu que le canton actuel de ce nom. Comme lui, il était baigné par l'Olti, affluent oriental du Djorok ou Tchoruk (l'ancien Acampsis), mais il s'étendait à l'Est du Jalandjam-Dagh, dans le bassin supérieur du Kour. Les Boqhes de Ptolémée, qui en occupaient une portion, étaient séparés par la province de Kotarzène des monts Moschiques, formant la limite occidentale de l'Arménie elle-même [1]. De plus, parmi les villes qu'il cite comme appartenant à la région décrite dans le passage transcrit plus haut en note [2], Ptolémée nomme Βάραζα, Τῶγα (ou Ωτα), Ἄζατα, noms qui pourraient bien nous conserver, quoique défigurés par une transcription étrangère, ceux des districts de Pertats ou plutôt de Pardizats, de Djagard (Tschugurethi?) et d'Azort. Ces trois villes sont placées par l'auteur (cf. §. 12) plus au Nord qu'Artaxate, ville située sur l'Araxe moyen, à des différences d'élévation au pôle qui varient de 35′ à 1° 1/2; pour la longitude elles varient du méridien d'Artaxate à 5° plus à l'Ouest. On sait que les longitudes de Ptolémée sont peu exactes. Mais, si on lit, pour la longitude d'Ἄζατα, οέ, δ', au lieu de ογ, δ', l'ensemble correspondra parfaitement à la détermination du Taïkh donnée par M. Saint-Martin. Il y a plus : les noms arméniens que M. Saint-Martin croyait perdus par suite de l'invasion géorgienne ne le sont pas tous. — La carte de Kiepert place le Partizats-p'hor, avec la ville de Bardez, dans le massif de montagnes qui enveloppe le Taïkh moderne du côté de l'Est. Quant aux districts géorgiens que l'orientaliste français dit occuper maintenant une partie de ce territoire, le Schauscheti se trouve à l'Ouest du Jalandjam, prolongation septentrionale de Soghanly et du Kanly ; l'Eruschethi ou Eroschethi existe vers la longitude d'Akaltziche, au Nord de l'Ardahan-tchaï, une des rivières qui forment le Kour ; le Taoskhari ou Taïkh moderne [3] est à l'Est du Tchoruk moyen :

1. V. Ptol., V, 6, § 1 ; 13, § 2, 5. — 2. *Ibid.*, 13, § 10-11.

3. Kiepert (*ubi supra*, p. 23) fait observer que les Taoques de Xénophon sont appelés Τάος par Diodore.

l'ensemble de ces données nous permet de nous représenter ce que devait être l'ancien pays des Taoques. On peut le concevoir comme s'étendant à peu près depuis le pied des montagnes qui bordent à l'Est la vallée du Tchoruk jusqu'aux monts Abotzi, qui courent du Nord au Sud, à peu près à la longitude d'Alexandropol.

Les Grecs arrivèrent chez les Taoques à 30 parasanges du point où nous les avons laissés[1], c'est-à-dire de l'entrée des plaines de Taochtin, et ils eurent à forcer, au bord d'une rivière, un passage fort court, il est vrai, mais complètement dominé par les habitants qui essayèrent de le défendre. Mais remarquons en même temps que Xénophon ne dit pas avoir trouvé chez les Taoques un pays généralement coupé d'escarpements difficiles, ni avoir employé beaucoup de temps à le traverser. Il résulte de là qu'il n'a pas marché à l'Ouest en quittant la plaine de Taochtin. Si, en effet, opérant la réduction d'un grand tiers sur la distance à vol d'oiseau à cause des difficultés de la marche et des petits farsangs de montagnes, nous portons, vers l'Ouest ou le Nord-Ouest, une ouverture de compas correspondant à 18 parasanges, en plaçant la pointe immobile au lieu où se rejoignent, dans le Tochtin, les deux routes entre lesquelles nous avons pu hésiter, nous sommes conduits en pleins massifs de montagnes. D'ailleurs il ne faut pas oublier que les Grecs feront encore *quatre-vingt-dix parasanges* avant de trouver le guide qui les *conduira* en vue de la mer. Or il faudrait l'indomptable incrédulité de Koch et de Strecker, à l'égard des chiffres de Xénophon, pour supposer qu'il ait pu estimer ainsi ses distances, s'il eût suivi réellement la route de la mer Noire. Encore faut-il remarquer, à l'honneur du premier de ces voyageurs, qu'il a reculé devant l'application de son système, en convenant que les Grecs n'avaient pu prendre, au défilé du Binghenl-Dagh, la route commerciale de Trébizonde par Erzerum, route qui ne leur eût pas demandé plus d'une vingtaine de jours, tandis qu'ils mirent environ le triple à atteindre Trébizonde[2]. Mais il admet que, du bassin de la rivière de Kars, ils ont passé dans celui de l'Olti, affluent du Tchoruk, par les gorges du Bardez-su. Il paraît lire εἰς Ταόχους comme s'il y avait ἐν Ταόχοις, et il croit que les cinq jours qui suivirent le combat contre les peuples alliés furent employés à traverser le pays des Taoques[3]. Qu'on l'explique comme on voudra, ou qu'on ne

1. *Anab.*, IV, 7.
2. *Der Zug*, etc., p. 96. — 3. *Ibid.*, p. 101.

l'explique pas du tout, le fait d'un détour considérable vers le Nord-Est est un fait; tâchons de savoir par où il s'est opéré[1].

Le nom des Taoques nous laisse dans une assez grande incertitude, précisément à cause de l'extension antique de leur territoire; mais d'autre part cette extension nous permet de choisir, entre différentes directions, celle qui s'accordera le mieux avec les indications ultérieures : nous ne sommes pas tenus d'arriver dans le Taïkh actuel. Le nom, plus ethnographique que géographique, des Chalybes n'est pas non plus de nature à éclaircir beaucoup la question; mais Xénophon nous dit que, malgré leur résistance, il a fait sur leur territoire cinquante parasanges en sept jours. Cela ne prouve pas du tout que leur pays eût cinquante parasanges de largeur ou de longueur; les Grecs ont pu y faire bien des contremarches, tant pour se procurer des vivres que pour tout autre motif; mais la longueur du chemin parcouru *en moyenne* dans ces journées *d'hiver* montre qu'il ne s'agissait point de gravir des sentiers difficiles sur les flancs des montagnes. Ce sont donc encore des pays de plaine que nous devons chercher pour les identifier avec ceux dont il s'agit, ou du moins des pays où il soit facile de marcher dans des vallées. C'est d'ailleurs ce que fait observer Kiepert dans son *Appendice* au travail de M. Strecker[2]. Il cherche le pays des Chalybes dans le bassin de l'Olti, dont la partie supérieure se trouve dans le Taïkh, et il croit reconnaître, dans le Tchoruk lui-même, le fleuve Harpasos, large de quatre plèthres, où les Grecs arrivèrent ensuite. Ainsworth, au contraire, a identifié ce fleuve avec l'Arpa-tchaï, auquel la rivière de Kars se réunit pour rejoindre l'Araxe. L'Arpa-tchaï forme en partie la limite entre les Arménies turque et russe.

Ces deux solutions offrent de graves difficultés, quelque spécieuse apparence que chacune puisse offrir. L'identification entre l'Arpa et le Harpasos est séduisante à cause de la ressemblance des noms, et on doit l'examiner, même sans tenir compte de la direction impossible attribuée par l'auteur aux marches qui précédèrent l'arrivée des Grecs sur les bords de cette rivière. Il est vrai, Arpa-tchaï est un nom turc qui signifie rivière de

1. Pour toute cette partie de l'itinéraire, il n'y a plus à faire usage d'Ainsworth, qui, égaré complètement par son erreur sur la marche au bord de l'Araxe, termine ces longues courses aux lieux où elles ont commencé. (V. p. 181-185.)

2. V. p. 26-27.

l'orge; il est par conséquent moderne, c'est-à-dire introduit dans ce pays au dixième ou onzième siècle au plus tôt. Et si M. Saint-Martin nous dit en même temps [1] que le nom arménien *vulgaire* Arhp'ha-tchaie, ce nom paraît d'autant plus une corruption du nom turc que le vrai nom arménien de ce cours d'eau est Akhourean, nom que porte déjà la rivière de Kars et que les Arméniens ont conservé aux cours d'eau réunis jusqu'à leur confluent avec l'Araxe. Mais, d'autre part, si le fleuve de quatre plèthres de largeur est le Tchoruk, comment les Grecs auraient-ils employé une quinzaine de marches [2] et peut-être davantage (v. infra) à parvenir de là aux environs de Trébizonde, quand nulle part il ne coule à plus d'une quarantaine de lieues de cette ville; et surtout où auraient-ils trouvé là une *plaine* où ils auraient pu marcher quatre jours sans interruption? De plus, M. Koch dit nettement qu'il est impossible d'attribuer au Tchoruk une largeur de 400 pieds, que l'Arpa-tchaï est moins large encore et que, dans toute l'Arménie septentrionale, une pareille dimension n'existe que pour l'Araxe et pour le Kour (le Cyrus)[3]. Nous ne sommes plus sur l'Araxe; serions-nous arrivés sur le Kour?

Si du bourg d'Aspugha, point où la route d'Erzerum à Kars par Meschingerd débouche, à l'Est du Soghanli, dans la plaine de Tochtin, nous suivons cette route avec une ouverture de compas égale à trois parasanges; si, arrivés à Kars, nous poursuivons la route qui suit quelque temps la rivière et qui s'en écarte ensuite pour fléchir au Nord, tandis que la rivière fléchit à l'Est, le trentième parasange nous conduira, toujours à travers une route facile, comme le fait entendre Xénophon, à un lieu qu'il semble décrire dans le récit du combat qui permit aux Grecs de franchir le pays des Taoques. En effet, un peu au Sud du lac de Tschyldyr, la rivière qui s'en échappe, le Tschyldyr-su, est resserrée de très-près, à l'Ouest, par une croupe de montagnes; rien ne s'oppose, d'après ce que nous avons vu plus haut, à ce que ce point soit considéré comme donnant entrée dans la province la plus orientale des Taoques, la presque totalité de leur pays étant demeurée sur la gauche de l'itinéraire des Dix-Mille. Aussitôt après ce pas franchi, le terrain s'élargit de nouveau et la route tracée sur la carte de Kiepert gagne alors,

1. *Ubi supra*, § 1.
2. *Anab.*, IV, 7-8.
3. *Der Zug*, etc., p. 103.

par divers détours, pour éviter les escarpements, Achalkhalakhi d'abord, puis Dsalka. Et, si l'on s'arrête un peu avant d'arriver à cette dernière localité, pour ne pas s'engager trop à l'Est, ce que devaient éviter les Grecs ; si l'on passe le Chtzia et que l'on marche droit au Nord, au point de jonction entre le Thoris-Mta et son prolongement le Didgori, par 41° 46' de latitude, on gagnera le Kur, près de Gori, après avoir parcouru, *détours compris,* les 50 parasanges indiqués par Xénophon.

Ce n'est pas tout. L'Anabase parle ensuite de 20 parasanges parcourus en plaine chez les Sythènes. C'est *exactement* la longueur de la route conduisant de Gori *à travers la plaine* que baigne le Kour jusqu'au point où, se dirigeant vers Akhaltziche, elle s'engage dans le défilé où le fleuve est resserré par les montagnes. Les Grecs firent alors une halte de trois jours; puis arrivèrent, en quatre marches, formant 20 parasanges, à la ville de Gymnias, où un guide, envoyé par le prince du pays, leur promit de les conduire en vue de la mer[1]. Ces quatre étapes nous conduiraient à Akhaltziche même, nom qui ne ressemble point du tout à celui de Gymnias. M. Koch [2] reconnaît qu'il est impossible de déterminer avec certitude l'emplacement de cette ville. Il indique timidement Ardahan sur le Kur, c'est-à-dire sur le principal cours d'eau qui le forme, au Sud de l'Eruschethi, et Ardanutsch sur un affluent oriental du Tchoruck, au Sud du Schauschethi; mais l'une et l'autre solution nous conduiraient probablement en plein pays des Taoques (v. supra), et nous sommes maintenant chez les Scythènes.

Du reste, sans faire ce grand détour de Gori, on peut plus facilement d'Achalkhalakhi gagner le Kour près d'Akhaltziche, et là aussi on retrouverait cette plaine de 20 parasanges que, selon l'aveu de M. Strecker, on chercherait vainement dans la haute Arménie ; nous sommes ici en pays géorgien. Il est vrai, les 50 parasanges ne se compteraient plus en entier sur la route tracée, mais les Grecs, ayant eu à combattre les Chalybes, n'ont pas dû la suivre toujours, et cette solution n'a rien qui répugne; bien au contraire, elle diminue le paradoxe apparent d'un si large détour au N.-E. tout en conservant le point essentiel, l'identification entre le fleuve Harpasos et le Kour. Koch, malgré sa répugnance à conduire les Grecs si loin vers l'Orient, convient que l'identification des Scythènes (les Ta-Skutines de Diodore)

1. *Anab.,* IV, 7.
2. *Der Zug,* etc., p. 105.

aux Géorgiens est vraisemblable[1], et qu'on ne trouve de plaine étendue qu'auprès du Kour[2]. Il vient de se prononcer pour l'identification du Harpasos et du Tchoruk, malgré l'impossibilité reconnue par lui-même d'attribuer à ce dernier une largeur de quatre plèthres, et cependant il ajoute : « On trouverait, dans les paroles de Xénophon, quelques mots pouvant appuyer avec vraisemblance l'hypothèse qu'il fut conduit jusqu'auprès du Kour[3]. » Il est vrai, M. Koch n'entend ici par le Kour que le principal cours d'eau qui le forme, l'Ardahan-tchaï, puisqu'il parle des plaines d'Ardahan et de Kjöla; mais les 80 parasanges comptés par Xénophon, dans sa marche, entre le Soghanly et le fleuve ne sauraient trouver place, si l'on se reportait si haut dans le bassin du Kour.

Selon que la plaine de 20 parasanges sera reconnue à l'Ouest ou au Sud-Ouest d'Achaltziche, elle nous conduira au pied soit du mont Sotimeri, soit du versant Nord-Est des monts Arsian, c'est-à-dire vers Digwir. Les étapes suivantes étant encore faites dans le pays des Scythènes, l'armée n'a pas dû passer au Sud des monts Arsian, où elle eût alors retrouvé les Taoques dans le canton de Schauschethi, mais plutôt marcher à l'Ouest, et Gymnias serait vers Acho, dans l'Adjara. C'est de là que l'on conduisit les Grecs au mont Théchès, à trois petites journées seulement de la montagne au miel vénéneux. Il est vrai, cette route rencontre le fleuve plus haut que la grande plaine et le suit pendant quelque temps dans une étroite vallée ; mais Xénophon ne dit pas qu'il ne l'ait vu qu'en un point.

Ici enfin nous retrouvons le guide qui nous a fourni de si utiles renseignements sur la topographie comparée de la Phrygie. « Le miel de Trébizonde, dit Hamilton, a gardé la qualité vénéneuse qu'il avait au temps de Xénophon, et dont Strabon constate aussi les effets sur les soldats de Pompée. J'ai même remarqué que tout le miel a ici une saveur très-amère; le miel sauvage surtout a les qualités nuisibles dont nous parlons. Elles proviennent, dit-on, de ce que les abeilles se nourrissent des fleurs de l'Azalea-Pontica, lesquelles croissent en abondance sur les collines qui dominent la ville... Elles croissent aussi, comme j'ai eu la facilité de m'en assurer, tout le long de la côte, et comme je l'ai ouï dire, dans les autres lieux où le miel est de

1. *Der Zug*, etc., p. 103.
2. *Ibid.*, p. 104.
3. *Ibid.*

qualité nuisible[1]. » Or, un peu plus loin[2], le voyageur anglais signale la chaîne entre Ghumish-khana et Trébizonde comme marquant, à 20 ou 22 milles de cette ville, la limite de la région où croît l'Azalea-Pontica[2]. Ghumish-khana est une petite ville à 70 kilomètres au Sud-Sud-Ouest de Trébizonde ; de cette direction, mais non de la ville elle-même, coule un affluent occidental du Tchoruk-su, dont le confluent se trouve à 65 kilomètres de là. Les sept parasanges qui séparent Trébizonde du lieu où l'empoisonnement se produisit sont à peu près 39 kilomètres, ce qui correspond fort exactement à la limite tracée par Hamilton comme étant celle de la zone du miel empoisonné, d'autant plus que l'accident se produisit sur une montagne.

Mais si la chaîne est reconnue, à quel point fut-elle franchie par les Grecs ? Évidemment à peu de distance de la longitude de cette ville, puisque les Grecs n'en étaient plus qu'à sept parasanges. D'autre part, ce point se trouvait à sept ou huit parasanges environ du lieu où ils rencontrèrent la rivière formant limite entre la Scythène et le pays des Macrons, rivière que les Grecs traversèrent près du confluent d'une autre qui se trouvait à leur gauche. Ainsi le pays des Macrons, dont le Makur-Dagh conserve encore aujourd'hui le nom[3], s'étendait à une quinzaine de parasanges à l'Est ou au Sud-Est de Trébizonde. Cette rivière-limite paraît donc être le Kalopotamos ; la source de son affluent, le Djémil-su, est au pied du mont Khatschkhar, que M. Koch incline à identifier avec le Théchès de Xénophon[4]. De ce géant des montagnes du Pont, dit l'auteur allemand, on peut apercevoir la mer, sans même escalader le sommet, ce qui serait difficile. Le confluent du Djémil-su et du Kalopotamos est, suivant le même auteur, le lieu où les Grecs passèrent la rivière, puisque Xénophon signale en cet endroit un cours d'eau venant de la gauche (le Kalopotamos proprement dit, qu'il regarde comme un affluent). Il est vrai, Kiepert (ubi supra, p. 19) fait observer, de concert avec Blau, que, dans un ouvrage antérieur, M. Koch assurait que la mer est rarement visible de cette distance à cause des brumes ; il en conclut que le guide n'avait pu affirmer plusieurs jours à l'avance qu'on la verrait ; mais,

1. *Researches in Asia-minor*, p. 160.
2. *Ibid.*, p. 166-7.
3. Voyez Kiepert, appendice à la brochure de M. Strecker, p. 20. Il cite un article de Blau dans la *Zeitschrift für allgemeinen Erdkunde* de 1862.
4. *Der Zug*, etc., p. 106.

après tout, ce qui importait aux Grecs, ce n'était pas de voir la mer : c'était d'être conduits dans son voisinage.

Mais trouvons-nous un raccordement avec les marches précédentes ? Depuis qu'ils ont quitté les *plaines* des Scythènes les Grecs ont marché, suivant l'estimation commune, dix jours avant d'arriver au confluent cité, six depuis Gymnias, et ils ont fait la dernière partie de ce chemin dans des conditions favorables : il n'y a donc pas trop à rabattre des 1,500 stades auxquels ces marches peuvent être évaluées, si on les mesure à vol d'oiseau sur les cartes [1].

Xénophon ayant l'habitude de compter à la fois les étapes et les parasanges, la concordance des deux notations prévient les erreurs de copistes, et, là où la dernière mesure est omise, c'est-à-dire dans les cinq marches, qui conduisent l'armée au mont Techès, le chiffre cinq est répété : ἐλθὼν δ' ἐκεῖνος λέγει, ὅτι ἄξει αὐτοὺς εἰς χωρίον ὅθεν πέντε ἡμερῶν ὄψονται θάλατταν..... Καὶ ἀφικνοῦνται ἐπὶ τὸ ὄρος τῇ πέμπτῃ ἡμέρᾳ· ὄνομα δὲ τῷ ὄρει ἦν Θήχης.

Telle est la leçon des manuscrits ; ce n'est pas tout à fait celle des éditions les plus soignées : *Suasu G. Beckeri*, dit M. Louis Breitenbach, *Schneiderus et edd. sqq.* πέντε ἡμερῶν *transposuerunt post* αὐτούς. C'est ce qu'a fait encore M. Louis Dindorff, dans la collection Teubner, en 1867. Avec ce texte aucune équivoque n'est possible, et je dois ajouter que M. Breitenbach lui-même n'entend pas que la différence de leçons apporte une différence de sens. Il renvoie, en effet, pour l'interprétation du passage, à celui du premier livre (chap. 7), où l'auteur rapporte qu'un devin avait dit à Cyrus : Le roi ne combattra pas de dix jours, Βασιλεὺς οὐ μαχεῖται δέκα ἡμερῶν. Mais, précisément parce qu'il cherche dans son auteur un moyen d'interprétation, le savant éditeur nous avertit que, dans sa pensée, toute autre explication n'est pas grammaticalement impossible. Le Scythène n'a-t-il pas promis aux Grecs qu'ils verraient la mer *à une distance de cinq jours*, et non pas *après une marche de cinq jours ?* est-il licite de rejeter cette explication d'une phrase grecque, traduite d'ailleurs d'une langue asiatique et peut-être imparfaitement comprise, quand la suite du récit nous apprend que les Grecs *mirent cinq jours* à se rendre du mont Techès au port de Trébizonde. Et quant aux mots τῇ πέμπτῃ ἡμέρα, si Kuhner en

1. Voyez Hamilton, p. 67 et la carte. — Le nom d'Ispir rappelle celui des Saspires, que Kiepert (*Atlas antiquus*) place à gauche du haut Acampis et surtout le pays de Syspirite, qu'il place à droite.

doute, comme le dit au même lieu M. Breitenbach, πέντε ἡμερῶν *seclusit ut insiticia, quippe propter sequentia* τῇ πέμπτῃ ἡμέρᾳ *huc transportata*, pourquoi, quand nous venons de reconnaître le premier membre de phrase pour authentique, ne pas admettre ou qu'il y a une glose de copiste, mais qu'elle consiste dans les trois derniers mots amenés par les premiers, ou mieux encore qu'il y avait dans le manuscrit original τῇ θ' ἡμέρᾳ, ce que des copistes, trompés par le sens donné à la phrase précédente, ont lu τῇ ἡ ἡμέρᾳ, lecture bien facile si l'on rapproche un θ mal tracé d'un ε lunaire. De cette façon, nous gagnons quatre jours de marche, soit 20 parasanges ou 600 stades, et toute impossibilité disparaît[1]. C'est bien vers 42° 40' de longitude que les Grecs rentrent dans les montagnes pour se diriger vers le bassin de Tchoruk, et c'est bien à l'Est-Sud-Est de Trébizonde qu'ils l'atteignent.

Opérons maintenant le raccordement, et, partant de ces nouvelles données, cherchons si nous pouvons vérifier la position du mont Théchès, tant de fois cherchée par les interprètes de l'Anabase. Les études précédentes nous ont amenés à considérer comme assez probable la position de Gymnias dans le district d'Adjara, au Nord des monts Arsian. Or si l'armée partant de là a marché pendant *neuf* jours, d'abord vers le Sud-Ouest, puis vers le Sud, à l'Est du Tchoruk, mais à l'Ouest des monts Moschiques de Ptolémée; si elle a ensuite passé le fleuve au-dessus de la rivière d'Ardanutsch où il doit être beaucoup moins gros et enfin marché vers l'Ouest à travers le canton de Livaneh, pour gagner le mont Khatsckhar, elle n'aura fait que des étapes modérées, si l'on considère qu'elle avait un guide et marchait en pays ami. Neuf étapes, en effet, ne donneraient ici qu'une moyenne de six parasanges, très-acceptable en pareil cas, si l'on considère surtout que le printemps arrivait et que l'armée avait grand'hâte de se trouver enfin dans une ville grecque. Il y a donc concordance entre les itinéraires partant de Gymnias et de Trébizonde pour déterminer la position du mont Théchès, sauf une difficulté toutefois : du pied du Khatschkhar, il y aurait environ 10 parasanges à faire pour gagner le confluent du Djimil-su, et Xénophon dit qu'il atteignit la rivière le premier jour. Mais le premier jour effectivement il a dû l'atteindre et

1. On pourrait même admettre ici dix-huit jours de marche au lieu de neuf, si l'on comparait au relevé des marches exprimées, de Cunaxa à Cotyora, le total énoncé au chapitre 5 du livre V; mais il est bien possible qu'il y ait erreur de compte.

bientôt trouver à droite ce pays difficile dont parle l'Anabase, c'est-à-dire les flancs du Demir et du Tscharan-Tasch. Si l'on compte, ainsi que le dit le texte, les 10 parasanges notés d'abord au chapitre VIII comme faits dans le pays des Macrons, au-delà de la frontière, et si l'on admet que Xénophon, rédigeant son récit sur une note incomplète, n'a pas distingué le jour où il *atteignit* la rivière du lendemain ou surlendemain où il la *franchit*, toute difficulté disparaît. Les Grecs, comme le disent Koch (p. 109) et Kiepert (p. 18, cf. 19-20), gagnèrent Trébizonde par les cantons de Surmeneh et de Jomura.

CHAPITRE V.

VOYAGE LE LONG DU PONT-EUXIN.

A partir de ce moment, il n'y a plus d'incertitude dans la marche des Grecs qui suivent de plus ou moins près les bords de la mer Noire. Les seules difficultés, non pas bien graves, mais sérieuses, la position ancienne de Kérasonte (Κεράσους) et celle de Cotyora ont été bien éclaircies par M. Hamilton. Kérasonte est la première station nommée par Xénophon après le départ de Trébizonde; il y arriva en trois jours de marche [1]. Hamilton en conclut que la ville ancienne ne correspondait point au Kérasoun [2] actuel, dont la distance est trop grande pour être atteinte en si peu de temps par une armée, dans un pays montueux; c'est, dit-il, une remarque déjà faite par Cramer. Hamilton en conclut que Kérasonte se trouvait sur le bord du Kerasoun-Dere-su, rivière qui en a conservé le nom et dont l'embouchure est à mi-chemin de Trébizonde à Tireboli (Tripolis). Kerasonte était d'ailleurs, comme nous l'apprend Strabon [3], située sur un golfe, ce qui est vrai de cette embouchure et non de Kerasoun. Enfin la ville de Xénophon était placée, par l'auteur anonyme du Périple du Pont-Euxin, à 90 stades du promontoire appelé le Mont-Sacré (ἱερόν ὄρος), et à 60 de Koralla [4]. Or, ces deux points se reconnaissent dans la géo-

1. *Anab.*, V, 3.
2. Ou Kiresun; voy. Kiepert. Hamilton emploie l'orthographe qui correspond à la prononciation anglaise.
3. L. XII, chap. 3.
4. V. Hamilton, I, p. 261-3. — Et la carte du 1er volume.

graphie actuelle : l'un est le cap Yéros, l'autre correspond au cap Kéréli. L'embouchure du Kérasoun est à 11 ou 12 kilomètres, ou 62 stades environ, de chacun d'eux, et la distance de Trébizonde est de 46 kilomètres, ce qui n'est certainement pas exagéré pour trois marches, tandis que Kerasoun se trouve à près de 100 kilomètres plus loin, soit en tout environ 140; encore une fois, pour des soldats et leurs bagages, c'était trop en trois jours, dans un pays difficile, quand d'ailleurs rien ne les pressait désormais beaucoup. Nous verrons d'ailleurs, dans un instant, une confirmation et une explication de ce transport du nom de Kérasonte d'un point à un autre.

Les Mossynœques, peuple que le *Périple*, dit de *Scylax*, et plusieurs géographes anciens signalent aux environs de Trébizonde [1], essayèrent ensuite d'arrêter la marche des Grecs, mais un accord fut conclu à la suite d'une entrevue. Les Grecs intervinrent même dans les troubles intérieurs de cette petite nation, ce qui, ayant dû déranger la marche de l'armée, laisse un certain vague et en même temps une certaine latitude dans l'interprétation des huit étapes qui la conduisirent chez les Chalybes, occupés à l'exploitation du fer et assujettis aux Mossynœques [2]. De là, ils pénétrèrent dans les plaines des Tibaréniens, peuple maritime que le Périple de Scylax met à l'Est des Chalybes [3], mais, si cette fraction détachée du peuple Chalybe ne se composait, comme il semble, que d'un groupe de familles d'ouvriers, il est aisé de comprendre qu'ils aient changé de résidence suivant l'opportunité de leurs travaux ou la facilité de leurs relations avec les gens du voisinage [4]. Deux marches conduisirent l'armée de la frontière des Tibaréniens à la ville grecque de Kotyora, colonie de Sinope, sur la côte de Tibarénie [5].

Kérasun ayant aujourd'hui encore des murs d'appareil hellénique [6], on pourrait penser que c'est là qu'il faut placer cette nouvelle colonie, mais ce serait une erreur. Strabon nous dit en effet que Kytore était, de son temps, une petite ville, située à l'Est du cap Yasonium et du port de Genète [7], et qui avait

1. Scylax, n° 86, et C. Müller, *ibid.* — *Anab.*, V, 4.
2. *Anab.*, V, 5.
3. Scylax, n° 88.
4. M. Hamilton n'a point trouvé de mines de fer aux environs du cap Yasoun (p. 271, v. infra), mais bien des forges à Unieh-Kaleh, aux deux tiers de la route du cap Yasoun à l'embouchure du Thermodon.
5. *Anab.*, *ubi supra.* — 6. Hamilton, I, 263.
7. L. XII, ch. 3. — Cf. Scylax, 88.

contribué à former la colonie de Pharnakia[1]. C'est bien plutôt à cette dernière, selon Hamilton, que correspond la Kérasun moderne; on conçoit, en effet, qu'une colonie, créée par la puissance d'un gouvernement et formée d'émigrants appelés de plusieurs villes, en ait eu aussi de Kérasonte, qui n'était pas bien éloignée; ceux-ci ont pu dominer en nombre ou en influence, conserver, dans l'usage privé, le nom de leur ancienne patrie, parallèlement au nom royal et officiel de Pharnakia, et le faire enfin prévaloir.

Strabon dit formellement que Pharnakia se trouvait à l'Ouest du golfe où était bâtie Kérasonte; et Kotyora, que l'auteur anonyme du Périple du Pont-Euxin met à 600 stades environ à l'Ouest de Pharnakia[2], était entre cette ville et le cap Jasonion, facile à reconnaître dans le cap Yasoun, saillie très-remarquable de cette côte et où, suivant le Périple de Scylax, on avait bâti une acropole grecque. La position de Kotyora peut même être précisée davantage, puisqu'Arrien, dans son Périple du Pont-Euxin[3], place à 170 stades environ et à l'Est du cap cette ville devenue alors un bourg (Strabon disait une bourgade, πολίχνη), sans doute par suite de la fondation de Pharnakia. Arrien ajoute qu'à 60 stades plus loin on trouve le Mélanthe, et l'anonyme ajoute qu'avant d'arriver au Mélanthe, en s'éloignant de Kotyora, on trouve d'abord une baie. Hamilton incline un peu à croire que Kotyora occupait l'emplacement d'Ordou[4]. Cette ville est au fond de la baie qui flanque à l'Est la petite presqu'île terminée par le cap Yasoun, et le Mèlet-Tchai, qui correspond assurément au Mélanthe, se trouve à une quarantaine de stades à l'Est de la ville. Mais, outre l'avantage maritime de la baie de Pershemba, entre le cap et Ordou, mieux abritée que cette dernière position, dit Hamilton[5], et qui devait avoir attiré de préférence les colons de Kotyora, l'expression de l'anonyme ἀπὸ δὲ Κωτυώρου κόλπος ἐκδέχεται, ne conviendrait pas du tout à Ordou, qui se trouve exactement au fond et non à l'entrée d'une baie, tandis que l'anse de Pershemba se trouve peu avant l'entrée de celle-ci, en venant de l'Ouest.

1. Ἐξ ἧς συνῳκίσθη ἡ Φαρνακία.

2. Au n° 34. Au n° 36, il en compte moins de 250 de Pharnakia à Tripolis. En tenant compte des détours de la côte tout cela nous conduit à Kérasun.

3. Au § 23.—L'anonyme, aux §§ 32 et 34, donne les mêmes estimations.

4. Ham. I, 267.

5. Id., 268.

Notre tâche est ici finie. Sinope[1] nommée ensuite par Xénophon est encore aujourd'hui une ville considérable qui a conservé son nom. Héraclée[2] a conservé aussi le sien (Erégli). Ptolémée la met à peu près à mi-chemin de l'embouchure du Sangarius (Sakariah) à celle du Parthenius (1° d'une part, et, de l'autre, 1° 1/4), ce qui est assez exact. Le Périple d'Arrien[3] nous apprend que Kalpé était à 240 stades à l'Ouest de la première de ces embouchures, et Chrysopolis était sur le territoire de Chalcédoine[4], ville située sur le Bosphore en face de Constantinople. L'armée rentre alors en Europe et se met temporairement à la solde d'un prince de Thrace, pour revenir ensuite en Asie et entrer au service de Sparte, alors en guerre, contre le grand roi. Désormais l'histoire de cette troupe ne peut plus se distinguer de l'histoire générale de la Grèce.

NOTE COMPLÉMENTAIRE A LA PAGE 34.

On peut observer, au sujet de la position d'Opis, assimilée à celle de Samara (ou Sumere), que, dans le nom tracé par Xénophon, *is* est certainement une terminaison grecque. Or, dans l'écriture assyrienne, grâce à l'emploi de la polyphonie *u-up* pourrait, à la rigueur, se lire *sam-ar*. (V. p. 12 et 15 de la *Grammaire assyrienne* de Ménant.) Il est vrai, cette dernière lecture serait contraire à la règle orthographique qui ne permet pas dans l'intérieur d'un mot l'emploi d'un signe syllabique à voyelle initiale, s'il est immédiatement précédé d'un signe à consonne finale; et il est manifeste qu'une génération transmet à la génération suivante le son avec l'orthographe du nom de la ville qu'elle habite. Mais, d'une part, la règle susdite n'est pas rigoureuse dans l'ancienne langue de la Babylonie, comme on le voit, ce me semble, par certains exemples des *Études accadiennes* de M. Lenormant (I, p. 42, 61, 62, 78, 81, 100, 107, 112, 115, 116, 123, 136, 141, 144, 150, 166); peut-être n'a-t-elle jamais existé dans celle de la Susiane. D'autre part, rien ne prouve que le nom de *Samara* ait proprement *succédé* à celui de *Up*. Les deux

1. *Anab.* VI, 1.
2. Ibid., 2.
3. §§ 17-18; et *Anab.* VI, 3.
4. *Anab.*, VI, 6.

noms peuvent avoir *coexisté* avec une orthographe et une signification identiques, bien qu'avec un phonétisme tout différent, suivant la loi qui a présidé à la formation de l'écriture assyrienne. Le nom actuel serait, en ce cas, celui qui aurait précédé la réunion de cette contrée à l'empire de Ninive, et un pareil fait n'est pas sans exemple dans la même région. Warka est l'antique Erech, l'Orchoé des Grecs, comme Suffeirah est l'antique Sipphara, ville sacrée des Babyloniens. — Sur ce, je m'en rapporte à ce qui est, comme dirait le vieux Commines, et aussi aux Assyriologues, dont la science m'est à peine entrevue par ses premiers éléments.



Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

x-Mill

s Grec

30 34









